FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1903 — N° —

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mercredi 24 juin 1903, à 1 heure

Par **François LABROUSSE**

QUELQUES NOTES

SUR UN MÉDECIN PHILOSOPHE

de la Faculté de Paris.

P. J. G. CABANIS

(1757-1808)

Président : M. DÉJERINE, *professeur*.

Juges : MM. HAYEM et KIRMISSON, *professeurs*.
ROGER, *agrégé*.

Le candidat devra répondre aux questions qui lui seront faites sur les diveres parties de l'enseignement médical

PARIS

IMPRIMERIE DES FACULTÉS

A. MICHALON

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26

1903

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1903

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mercredi 24 juin 1903, à 1 heure

Par **François LABROUSSE**

QUELQUES NOTES

SUR UN MÉDECIN PHILOSOPHE

de la Faculté de Paris.

P. J. G. CABANIS

(1757-1808)

Président : M. DÉJERINE, *professeur.*

Juges : MM. HAYEM et KIRMISSON, *professeurs.*
ROGER, *agrégé.*

Le candidat devra répondre aux questions qui lui seront faites sur les diveres parties de l'enseignement médical

PARIS

IMPRIMERIE DES FACULTÉS

A. MICHALON

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26

1903

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. DEBOVE.
Professeurs	MM.
Anatomie.	P. POIRIER
Physiologie	Ch. RICHET
Physique médicale.	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales.	BOUCHARD.
Pathologie médicale.	HUTINEL. BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale.	LANNELONGUE.
Anatomie pathologique.	CORNIL.
Histologie.	Mathias DUVAL.
Opérations et appareils.	BERGER.
Pharmacologie et matière médicale.	POUCHET.
Thérapeutique	GILBERT
Hygiène	PROUST.
Médecine légale.	BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	DEJERINE.
Pathologie expérimentale et comparée	CHANTEMESSE
Clinique médicale.	HAYEM. DIEULAFOY. DEBOVE. LANDOUZY.
Maladie des enfants.	GRANCHER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.	JOFFROY.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	GAUCHER.
Clinique des maladies du système nerveux.	RAYMOND.
Clinique chirurgicale.	TERRIER. DUPLAY. LE DENTU. TILLAUX.
Clinique opthalmologique.	De LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires.	GUYON.
Clinique d'accouchements.	BUDIN. PINARD.
Clinique gynécologique	POZZI.
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON.

Agrégés en exercice.

MM.

ACHARD	FAURE	LEGUEU	TEISSIER
AUVRAY	GILLES DE LA TOURETTE	LEPAGE	THIERY
BESANÇON	GOSSET	MARION	THIROLOIX
BONNAIRE	GOUGET	MAUCLAIRE	THOINOT
BROCA (Aug.)	GUIART	MERY	VAQUEZ
BROCA (André)	HARTMANN	POTOCKI	WALLICH
CHASSEVANT	JEANSELME	REMY	WALTHER
CUNEO	LANGLOIS	RENON	WIDAL
DEMELIN	LAUNOIS	RICHAUD	WURTZ
DEGREZ	LEGRY	RIEFFEL (chef des trav. anat.)	
DUPRE			

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

Nous adressons ici l'expression de notre vive et reconnaissante gratitude à M. le professeur d'Histoire de la médecine Déjerine *qui nous a fait le très grand honneur d'accepter la présidence de notre thèse, à nos maîtres des hôpitaux et de la Faculté : MM. les professeurs* Joffroy *et* Budin, *MM. les professeurs agrégés* Théophile Anger, Lejars, Troisier, Sébileau, Campenon.

Nous remercions particulièrement M. Troisier *de la façon toute paternelle dont il nous a si longtemps accueilli dans son service.*

Nous garderons précieusement le souvenir de l'enseignement si élevé de ces maîtres, ne fut-ce que parce qu'il a développé en nous l'amour de notre profession et le souci de sa dignité.

1er *juin* 1903.

François Labrousse.

MEIS ET AMICIS

I

FORMATION DU CARACTÈRE DE CABANIS, SON RÔLE DANS LA SOCIÉTÉ ET LA POLITIQUE DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE.

*
* *

Dans les archives et les vieux papiers du Bas Limousin, on rencontre assez souvent le nom de Cabanis; mais on sait peu de chose sur les origines de cette famille.

Le grand-père du philosophe, originaire d'Yssandon, dans la Corrèze, juge d'un bailliage des environs de Brive, semble avoir été un magistrat intègre et populaire.

Son père Jean-Baptiste Cabanis de Salagnac est plus connu, il vécut de 1723 à 1786. Ce fut un homme sévère, intelligent, à l'esprit ouvert aux choses nouvelles quoique fort pieux, lié aux économistes de

l'Ecole de Quesnay. Il avait étudié le droit à Toulouse se destinant au barreau, mais les hasards du mariage l'amenèrent à s'occuper exclusivement des propriétés qu'il possédait près de Brive. Ami de Turgot, alors intendant du Limousin et dont la protection devait plus tard être si profitable à son fils, il appliqua ses idées avec persévérance et succcès. Sous ses auspices, il se livra à la culture des arbres, de la vigne, essaya le croisement des mérinos et contribua à l'extension de la culture de la pomme de terre en Limousin. Il créa à Brive une société d'agriculture, il publia même en 1764 un « *Essai sur les principes de la greffe et sur les moyens de la perfectionner* », opuscule qui obtint les couronnes de l'Académie de Bordeaux et se réimprima plusieurs fois en 1781, 1782, et en 1803 suivi même d'une vie de l'auteur. De son mariage avec Marie-Hélène d'Escarolle de Souleyrac il eut deux filles et un fils, le futur auteur des *Rapports du physique et du moral de l'homme*.

Pierre-Jean-Georges Cabanis vint au monde le 5 juin 1757, à Cosnac, dans ce département de la Corrèze, qui a tant fourni à la science, et où deux mois auparavant, venait de naître le chirurgien Alexis Boyer, une autre gloire de notre Faculté.

Cabanis conserva toute sa vie de nombreuses relations d'amitié et d'affaires en Limousin. Il subventionna souvent des parents pauvres ; et s'il ne s'occupa jamais directement de leurs intérêts, jamais il ne perdit de vue ses concitoyens. Ce fut, dit-on, sur sa prière, qu'en 1806, lorsque rentrèrent à Brive les Ursulines, expul-

sées par la Révolution, on leur accorda un nouvel enclos et de nouveaux bâtiments. (1)

Cabanis dès sa plus tendre enfance manifesta une sensibilité d'allure maladive, une imagination peut-être trop vive, s'observant lui-même, s'autobiographiant à un âge où l'on songe à tout autre chose. Il était volontaire, tenace dans ses idées, presque violent dans ses actes. Il ne reconnaissait aucune autorité.

Plus tard, sous des influences que nous analyserons, ce caractère devait heureusement se modifier.

Son père le mit au collège de Brive, chez les Doctrinaires qui à cette époque remplaçaient un peu partout en France, les Jésuites qu'on venait d'en expulser. A la nature de Cabanis il aurait fallu un système d'éducation et d'instruction appropriée, mais il semble bien que les Doctrinaires n'aient eu aucun système sauf, peut-être, le père Berrut qui professait la seconde, appliquant les principes de l'analyse à l'étude de la grammaire et dont Cabanis parlera plus tard avec éloge et reconnaissance, dans ses lettres à Maine de Biran. Cabanis se heurta à la discipline des Pères : le choc fut violent ; en rhétorique il devint intolérable ; son père le retira de l'établissement et prit une mesure très grave : il l'envoya à 14 ans seul à Paris terminer ses études et conquérir un état. Le moyen était extrême, a dit lui-même Cabanis, mais son père était bon psychologue : le moyen réussit.

---

1. Le fait est douteux : il semble bien en effet que ce ne fut qu'en 1809 que l'on remit aux Ursulines l'ancien couvent des Cordeliers et en 1809 Cabanis était mort.

L'énergie de Cabanis qui jusqu'alors ne s'était guère employée qu'à briser les résistances de ses maîtres va dès lors se manifester dans une autre direction : il refait son éducation, approfondit la langue grecque qu'il saura lire dans le texte (1), étudie l'histoire, la philosophie ancienne et moderne et même la théologie, confondant dans sa curiosité d'esprit et son avidité d'étude les Jésuites et les Jansénistes, les Pères de l'Eglise, et les Encyclopédistes, saint Augustin et Voltaire. Il suit les cours de Brisson sur la physique et dévore les ouvrages de Locke ; il s'essaye enfin dans la poésie. Ces études durèrent deux ans ; alors son père le rappela à Brive ; sa foi chrétienne s'alarmait des lectures de son fils. Cabanis refusa d'abandonner Paris ses livres et ses maîtres, alléguant qu'il était très utile dans la vie de savoir bien écrire et ajoutant spirituellement que si les économistes amis de son père, incorrects de style, avaient eu J.-J. Rousseau pour secrétaire, leur système serait celui de toute l'Europe. Sa famille insistant, il préféra accepter l'offre qui lui était faite par le prince Massalski, évêque de Wilna, et il accompagna ce seigneur à Varsovie en qualité de secrétaire.

A ce moment on assistait aux dernières convulsions de l'indépendance polonaise sombrant sous le poids de

---

1. « La lecture des anciens est une sorte de pierre de touche, qui peut servir utilement à dévoiler les dispositions et le caractère des jeunes gens. On ne rencontre guère d'hommes d'une certaine étoffe, qui n'aient été passionnés pour eux et notamment pour Plutarque et Xénophon. » (*Notice sur Franklin*).

ses fautes. La Russie, l'Autriche, la Prusse rusaient entre elles, intriguant auprès de la Diète qui devait ratifier leurs violences. Les Polonais s'entre-déchiraient. Le pays était désolé, ruiné. Aussi à l'âge où l'on rêve, à l'âge où les moindres sensations font de si grandes déterminations, à dix-sept ans, Cabanis est-il douloureusement impressionné ; il regrette la France, il écrit à son ami Roucher, le poète des Mois à qui Turgot l'avait présenté : « *J'attends le retour du printemps, le retour du jeune dieu qui ranime la nature endormie et je dirais adieu aux ours pour me rendre à la voix de mon père, de mes amis, de M. Turgot qui veut bien m'employer dans ses départements et me rendre ma bonne patrie que j'ai abandonnée en étourdi. La comparaison que j'en ai faite avec les pays du Nord me l'avait rendue bien chère, nos abus valaient mieux que les lois de ces malheureux pays.... et c'est la tyrannie seule qui a arraché les éloges que quelques auteurs leur ont prodigués... Heureuse nation ! Ma chère Patrie !...* » et Cabanis termine cette lettre dans un accès d'émotion lyrique : « *Le langage d'un exilé qui se réjouit à Babylone d'être sur le point de revoir Sion* (1). »

Cabanis se brouille bientôt avec l'évêque Massalski, parce que, professant le Français à l'Académie de Varsovie, il ne voulait point enseigner les belles lettres aux séminaristes de Wilna. Il rentre à Paris, rapportant de son voyage, la connaissance de la langue allemande. Il était resté deux ans en Pologne. Eloigné de ses études,

1. ANTOINE GUILLOIS. Le salon de Mme Helvétius.

craignant l'irritation de sa famille, le souvenir des déboires de son enfance lui remontant au cœur, incertain du choix d'une carrière, Cabanis a moralement changé. Sa fougue est tombée. Aux premières ardeurs d'une jeunesse turbulente, s'est substitué une mélancolie, dont désormais il ne se séparera jamais, et (il l'écrit lui-même), un mépris précoce des hommes, voilé il est vrai par une certaine aménité qui le fit comparer à Fénelon par Andrieux, une certaine onction qui, comme le dit Sainte-Beuve, devait corriger l'âpreté de ses doctrines, et qui en grande partie, allait être la cause de ses succès et de son influence dans la société.

Toujours sans situation, au grand désespoir de son père, Cabanis pénètre, grâce à Turgot trop tôt disgracié pour pouvoir lui être plus utile, dans quelques salons parisiens où l'attendent les flatteries littéraires qui attendent toujours les jeunes poètes; mais il eut le bon goût de les juger à leur juste valeur. Dans un voyage à Brive, l'éclat de ses connaissances nouvelles dut séduire son père, si bien que celui-ci, sur les instances de Roucher, lui accorda encore quelques années d'études.

Aussitôt Cabanis se mit à traduire en vue d'un concours de l'Académie française, un passage de l'*Iliade*. L'œuvre échoua dans le silence. Découragé, se croyant atteint de la poitrine, probablement neurasthénique, il décide en 1778, sur les conseils du médecin Dubreuil, qui lui fixa une hygiène morale, de donner un champ plus solide à sa curiosité naturelle, d'étudier la médecine. Il fit donc venir de Cosnac le certificat, nécessaire alors, de profession de foi catholique, apostolique et

romaine ; et le sourire élogieux de Voltaire, à qui on le présente cette année-là, et à qui il lit sa traduction d'*Iliade*, ne le détournera même pas de sa résolution. A part le serment en vers qu'il écrivit lorsqu'il fut reçu médecin, il restera de longues années sans toucher aux tablettes des muses.

C'est alors qu'à cette même époque (1778), il entra en relation avec un monde nouveau, au contact duquel son esprit devait s'affiner plus encore et dont les idées devaient fortement influer sur lui.

Pour rétablir sa santé chancelante, Cabanis s'était fixé à Auteuil, à côté d'une maison qui bientôt devint sienne, à deux pas du fameux salon de Mme Helvétius.

Anne-Catherine de Ligniville d'Autricourt, comtesse du Saint-Empire, arrière-petite nièce de Jacques Callot, était veuve du seigneur Claude-Adrien Helvétius. L'auteur du livre de l'*Esprit* sorte de parvenu philanthrope, aussi riche que bon, adorant sa femme sans pour cela négliger les filles, lui légua en mourant une grande fortune. Elle en fit un noble usage. Après avoir marié ses filles dont l'une au marquis de Mun, elle loua à Auteuil une maison qui avait appartenu au pastelliste Quantin de la Tour, et qui longtemps après elle devait échoir au prince Pierre Napoléon Bonaparte. C'est dans cette maison que fut tué Victor Noir.

Mme Helvétius y reçut pendant trente ans les lettrés et les philosophes, réunissant dans une combi-

naison exquise et délicate les formes du patronage, de l'amitié et de la famille (1).

Dans ce salon deux sociétés se succédèrent. L'une, la première « Etats généraux de l'esprit humain » dit pompeusement Garat dans ses *Mémoires sur le XVIIIe siècle*, connut Condillac, d'Alembert, Voltaire, Diderot, d'Holbach, Turgot et Condorcet qui ne se quittaient pas, Franklin qui, devenu veuf, fut même amoureux de la maîtresse du logis (2) ; la seconde société, moins brillante peut-être, effacée dans l'ombre de la Révolution et de Napoléon grandissant, héritière de la pensée des encyclopédistes, devint le groupe des idéologues. Ce groupe fut à la fois philosophique et politique. « On y discutait, on y lisait, on s'y donnait des tâches, des directions et des secours ; on y philosophait véritablement et si le système qu'on y suivait avait des vices et des erreurs, du moins la manière dont on le développait, la méthode qu'on y appliquait, les recherches auxquelles on se livrait pour l'appuyer et le défendre étaient-elles bien propres à fortifier et à éclairer les esprits » (3) ; tous ceux qui en firent partie formèrent opposition à l'empire ou tout au moins manifestèrent une indiffé-

---

1. Peisse. Notice sur Cabanis en tête de la 8e édition des *Rapports du physique et du moral de l'homme*, 1844.

2. Il écrivait à la veille de sa mort à Mme Helvélius. « J'étends mes bras vers vous malgré l'immensité des mers qui nous séparent en attendant le baiser céleste que j'espère fermement vous donner un jour. »

3. Damiron *Histoire de la philosophie en France*, cité par Peisse.

rence hostile ; Destutt de Tracy, Daunou, Laromiguière, Volney, Garat, plus tard, Fauriel, Ginguené, Andrieux, Richerand, en étaient les éléments principaux.

Cabanis introduit dans la première société par Turgot et Roucher, en fut l'enfant aimé, le benjamin ; il fut le plus brillant et à coup sûr le plus connu de la seconde. Ayant fréquenté les hommes prestigieux qui avaient déchaîné la Révolution, il avait connu Voltaire, vécu dans l'intimité de Franklin qui lui légua son épée (1) lorsqu'en 1785 il quitta la France ; Cabanis fut donc aux yeux de cette seconde génération le représentant de la philosophie libératrice. Quand mourut Mme Helvétius en 1800, il hérita de ce salon avec tout ce qu'il comportait de célébrité et de souvenirs. A différentes reprises, il prit la défense des encyclopédistes qu'il avait connus (2) et la liberté étant morte en France, il sut conserver à cette réunion d'élite partie de son indépendance et toute sa dignité.

---

1. « En quittant la France, écrit Cabanis dans sa notice sur Franklin, il nous a donné l'épée qu'il portait alors, avec la canne dont il s'était servi pendant plus de trente ans, dans ses expériences pour calmer les eaux agitées et dont la pomme contenait un petit flacon d'huile. « Je vous la laisse, nous dit-il, comme des reliques et comme des souvenirs d'amitié ». On sait que Franklin expérimenta l'effet de l'huile sur les vagues.

2. « J'ai été l'ami et je me fais l'honneur d'être le disciple de plusieurs des grands hommes qu'un essaim d'écrivailleurs aussi ignorans que malveillans attaquent maintenant avec tant de fureur. » Lettre à Barbier, bibliothécaire du Conseil d'Etat 16 prairial an XIII, au sujet des attaques de la Harpe contre les philosophes. Bibliothèque Nationale, *Nouvelles Acquisitions françaises*, 1390, n° 203.

Considéré comme un fils adoptif par Mme Helvétius, Cabanis ne tarda point à habiter complètement chez elle. Elle eut sur son caractère la plus heureuse influence et il la respectait infiniment; c'est à elle qu'il dédiait ces vers partout cités et qui ne manquent point d'une certaine fraîcheur.

Si le temps qui roule sans cesse
Amenait pour vous la vieillesse
Je n'oserais vous en parler.
Mais les ans ont beau s'écouler,
Votre gaieté légère et vive,
Votre bonté toujours naïve,
Ce teint qui garde ses couleurs,
L'amour du soleil et des fleurs,
Enfin cette âme jeune et pure
Tout dit que vous fixez le temps
Et vous paraîtrez à cent ans
Sortir des mains de la nature.
Ce destin qui vous est promis
Sans doute a bien quelque avantage,
Mais vous y perdrez vos amis
Car vieillir est notre partage
Et bientôt je vous le prédis
Nous ne serons plus de votre âge.

Ce fut donc dans ce milieu qu'il termina ses études de médecine en 1783. Mais il ne retourna point dans son pays natal, il resta à Auteuil partageant son temps entre les pauvres qu'il soignait, ses études et ses amis.

Un semblable entourage, la passion de liberté qu'avait fait naître en lui la lecture ardente des anciens, les

abus du temps, disposaient Cabanis en faveur d'une réforme de l'ancien monde. Quand éclata la Révolution il en appuya chaudement les principes. Il s'inscrivit aux Jacobins où il rencontra son compatriote Guillaume Brune, alors ouvrier typographe (1) ; il fut présenté par Roucher à la loge des IX Sœurs rendez-vous des gens de lettres qui souhaitaient un état de chose nouveau et il y fut apprécié.

Le 15 juillet 1789 allant à l'Assemblée de Versailles raconter à ses amis les événements de la veille dont il avait été témoin, Cabanis fut remarqué par Mirabeau. Celui-ci s'en fit rapidement un ami. Appréciant ses vastes connaissances, il comprit la distinction de son esprit et le chargea de rédiger un rapport, trouvé plus tard dans ses papiers, sur l'éducation publique. Et quand il tomba défaillant de la tribune qu'il venait d'aborder pour la dernière fois, ce fut Cabanis qu'il voulut pour médecin avec Antoine Petit.

« Tu es un grand médecin », disait-il à son ami, « mais il est un plus grand médecin que toi, l'auteur du vent qui renverse, de l'eau qui pénètre et féconde tout, du feu qui vivifie ou décompose tout. » En mourant il lui légua des livres, des papiers et son portrait. Cabanis conserva pieusement sa mémoire et contre les preuves indiscutables trouvées le 10 août aux Tuileries, ne voulut jamais croire à la vénalité de l'orateur. La rumeur publique, toujours inclinée au mystérieux, accusa sourdement Cabanis d'avoir empoisonné Mirabeau pour le soustraire

---

1. M. Aulard. *La société des Jacobins*, t. I.

aux affres de l'agonie. Cabanis se défendit dans *Le Journal de la maladie et de la mort de Mirabeau* une vraie page d'histoire de France, trop peu lue (1).

Ce fut la troisième publication de Cabanis ; déjà le 27 avril 1783 il avait fait paraître dans la *Feuille hebdomadaire de Limoges* une pièce intitulée le Serment d'un médecin prononcé en face d'une église et près d'un hôpital, sorte d'imitation en vers du fameux serment d'Hippocrate. En 1789 avaient paru les *Observations sur les hôpitaux* par P.-J.-G. Cabanis, membre de la société philosophique de Philadelphie, société où en qualité d'ami de Franklin, il avait été reçu en 1786 et dont faisaient aussi partie Condorcet et Daubenton (2).

La réputation de Cabanis augmentait : la mort de Mirabeau le rendit populaire ; premier officier municipal d'Auteuil en 1789, il fut nommé en 1791, administrateur des hôpitaux de Paris. Vers la même époque il se lia plus intimement avec Condorcet, dont après la mort il devait éditer les œuvres et dont la femme, qu'Anarcharsis Klootz poursuivit longtemps et vainement de son amour, lui dédia ses *Lettres sur la sympathie*. Lorsque en 1793 Condorcet fut recherché, Cabanis lui trouva un asile (3), et plus tard lui fournit un passe-

1. Plus tard M. Duchenne de Bordeaux devait retrouver le procès verbal de l'autopsie de Mirabeau. Il a commenté et interprété cette pièce dans une thèse sur Cabanis parue en 1893.

2. Antoine Guillois.

3. Avec l'aide de deux jeunes étudiants en médecine, Pinel et Boyer.

port. Ce dernier fut inutile. Le lendemain Condorcet était mort ; il s'était empoisonné. Victor Tissot rapporte « qu'à l'époque où les Girondins périrent, Garat et plusieurs de ses amis portaient sans cesse sur eux dans un anneau un poison composé par Cabanis et capable de donner immédiatement la mort. La mort, Garat voulait bien la subir mais il voulait éviter l'échafaud et cependant il fit le sacrifice du précieux et fatal présent de Cabanis en donnant à Condorcet l'anneau qui contenait le poison libérateur. Condorcet le reçut avec reconnaissance. » Il est plus probable que ce fut Cabanis lui-même qui remit à Condorcet le poison, « le pain des frères », probablement une combinaison d'opium et de stramonium. D'après M. Frédéric Masson (1), Bonaparte aurait acquis de Cabanis lors d'une visite à Auteuil et porté sur lui jusqu'en 1808 le même poison, qui revêtait la forme de bâtons de sucre d'orge.

Destutt de Tracy, l'abbé La Roche, Ginguené et d'autres amis d'Auteuil, furent également victimes de la Terreur ; ils restèrent longtemps en prison. Roucher porta sa tête sur l'échafaud. Cabanis dont on connaissait pourtant les attaches avec Condorcet et les Girondins, dont on se rappelait l'amitié avec Mirabeau, désormais voué aux gémonies, avait néanmoins trop d'amis dans tous les partis pour être sérieusement inquiété. On lui offrit même une place de ministre aux Etats-Unis : il refusa de quitter Mme Helvétius et ses études. D'ailleurs il réprouvait les excès des factions, mais il applaudissait

1. *Revue de famille*, 1er mars 1893.

aux réformes de la Convention (1) : s'il demande courageusement à l'abbé Grégoire de prendre la défense de Rouget de l'Isle détenu et ruiné, devant l'assemblée révolutionnaire ; il écrit aussi à Jean de Bry : « *Que de bénédictions pour la Convention nationale ! et que de jouissances pour ceux de ses membres qui contribueront plus directement à ses actes humains et justes ! Oui c'est maintenant que la République est impérissable* (2). »

Enfin la tourmente se calme ; arrive le 9 thermidor ; on modifie le tribunal révolutionnaire et Cabanis est juré. En 1795 l'enseignement public est réorganisé. On le nomme professeur d'hygiène aux écoles normales où son ancien maître Brisson professe la physique, Volney l'histoire, Lagrange, Laplace, Monge, Daubenton les sciences, Garat, la logique. En 1796, Cabanis entre à l'Institut dans la classe des sciences morales, section de l'analyse des idées ; en 1797 il est titulaire de la chaire de clinique de perfectionnement à l'Ecole de médecine, Entre temps il publiait différents travaux, écrivait dans de nombreux journaux.

Le rôle politique de Cabanis, effacé sous la Révolution et la Terreur, va sous le Directoire dont la constitution est sortie des mains de son ami Daunou, prendre un caractère plus actif, Membre des Cinq-Cents pour le département de la Seine, il soutient la politique du Directoire, marche dans le sillon de Sieyès, fréquente Joseph Bona-

---

1. *Chronique médicale*, 30 mars 1902,
2. *Notes personnelles*.

parte qui vient quelquefois à Auteuil visiter les idéologues qui lui sont sympathiques. Cabanis prend souvent la parole aux délibérations de l'assemblée : on l'écoutait.

Il discourt sur la nomination des juges au tribunal de cassation, sur un mode provisoire de police médicale, sur les secours publics, sur les prisons, sur l'adresse et l'offrande des Irlandais-Unis, il réclame des monuments pour Descartes et Montesquieu, Condillac et Mably, il offre en hommage à l'assemblée, aux applaudissements de ses collègues, la gravure du portrait de Mirabeau, l'édition de l'an VI des œuvres de Condillac, un ouvrage posthume de Condorcet sur l'arithmétique ; il propose une nouvelle organisation des écoles de médecine (nivôse an VII), combat le partage des biens communaux, défend Sieyès contre les journalistes calomniateurs, s'élève contre la liberté absolue de la presse, contre la trop grande licence des réunions discutant d'objets politiques (1). A la fin du Directoire il occupe une place prépondérante.

Lors des évémenents de Brumaire, l'anarchie qui résultait du désaccord entre le gouvernement et les assemblées, une constitution insuffisante qui engendrait le désordre, les proscriptions répétées, la faiblesse des finances, tout l'état de choses portaient les gens sérieux à demander modification. Cabanis fut au premier rang de ceux qui, séduits par Bonaparte,

---

1. *Archives nationales*. AD² XVIII.

encouragèrent ses projets. Repoussé par Moulin et Gohier, ne voulant pas s'allier à Barras perdu dans le désordre, Roger Ducos ne comptant pas, il fallait à Bonaparte l'appui de Sieyès. Mais celui-ci résistait : il était pour le moins aussi orgueilleux que Bonaparte lui-même, et pour accoupler ces deux orgueils l'autorité de Joseph Bonaparte, l'aménité de Cabanis, soutenus par Boulay (de la Meurthe). Gaudin, Chazal, préparent les voies à Talleyrand. Sieyès céda le 14 brumaire avec mauvaise grâce. Il avait déviné l'ambition du Corse. « Quand il nous aura réunis, disait-il à Cabanis et à Joseph Bonaparte, il écartera ses collègues et les rejettera en arrière comme cela » et il esquissait un geste violent (1).

L'entente est faite, le 18 brumaire le Directoire se disloque, le 19 aux Cinq-Cents, Cabanis soutient énergiquement le président Lucien Bonaparte fort malmené par les adversaires du coup d'Etat. Il appuie la proposition de Gaudin, le ministre des finances du lendemain, tendant à remettre au général Bonaparte le gouvernement provisoire. « Je crois, s'écrie-t-il, de mon devoir et de mon honneur de déclarer au peuple que si cette proposition n'est pas adoptée, il ne reste à ses représentants courageux et fidèles qu'à fuir dans quelque retraite inconnue en attendant que la ruine prochaine de la République les avertisse de chercher un asile plus sûr dans la tombe de Brutus et de Caton (2). » Et Cabanis dépose un projet

---

1. Guizot. *Histoire de la Révolution.*
2. *Archives nationales* AD[a] XVIII.

de résolution qui fut adopté le même jour, non pas par les Cinq-Cents mais par les Anciens, portant qu'il sera fait une adresse au peuple français. Il rédige lui-même cette adresse. « Grâce à la révolution qui vient de s'opérer, y lit-on, le Royalisme va disparaître pour toujours, la liberté toute déchirée et toute sanglante va enfin trouver un asile dans une constitution sage ; la République cesse d'être un vain nom (1) ». Cabanis fut élu le premier lorsqu'il s'agit de constituer la commission des 25 membres chargés de concert avec le pouvoir de préparer la constitution nouvelle. Le 25 brumaire il fait connaître son opinion sur l'emprunt forcé, le 25 frimaire il fait l'éloge de la nouvelle constitution élaborée. On imprime ces discours. Enfin le 3 nivôse an VII le conseil des Cinq-Cents se sépare. Cabanis prononce un discours d'adieu, dans lequel exaltant une fois de plus le coup d'Etat il s'écrie « que déjà même la constitution nouvelle devient un signal de rapprochement pour tous les hommes qui ont servi la Révolution. »

Il ne devait pas tarder à s'apercevoir de la justesse du mot de Siéyès qu'il avait poussé plus que tout autre vers Bonaparte : « Nous venons de nous donner un maître. » Aussi, lorsqu'il vit l'œuvre de la Révolution compromise, lorsqu'il vit l'avènement d'une noblesse nouvelle en remplacement de celle qu'avait jetée bas ses amis les philosophes, les interminables coalitions de l'Europe contre Napoléon, alors que, sénateur, commandeur de

1. *Archives nationales* AD¹ XVIII.

la Légion d'honneur, après Brumaire il aurait pu s'approcher plus près encore du pouvoir, Cabanis préféra rentrer dans l'opposition qu'au Sénat formaient ses amis désabusés. De tous Volney était le plus violent, Garat le plus indécis, Destutt de Tracy le plus pacifique, Daunou le plus spirituel; Cabanis fut le plus digne. Cette opposition stérile, sans fracas, jamais agressive, attendant peut-être son heure qui ne sonna qu'en 1813, Napoléon la dédaignait d'un mot : « Je n'aime pas les idéologues », et l'on ne sait en réalité si elle fut calme par dignité, par repentir ou par crainte. Le Sénat d'ailleurs ne compte pas dans l'histoire de l'Empire. Cabanis n'y joua aucun rôle. Il garda l'illusion amoureuse du retour possible d'une république antique où seraient conciliées la perfection de l'ordre et la plénitude de liberté, et il s'enfonça plus avant dans son labeur physiologique.

Il y avait d'autres foyers d'hostilité à l'empire. Les idéologues dînaient ensemble tous les dix jours, rue du Bac et causaient bien entendu de politique et de philosophie. Plusieurs membres de ce dîner, Cabanis entre autres, dit Taillandier (mais le fait paraît douteux) (1), faillirent être compromis dans la conspiration de Moreau. Fouché, ministre de la police, fit comprendre qu'il fallait se résoudre à manger séparément. Ils obéirent.

Les idéologues se retrouvaient enfin à l'Institut. La

---

1. TAILLANDIER. Cité par M. PICAVET.

seconde classe, celle des sciences morales, les comprenait presque tous parmi ses membres. Différentes manifestations déplurent à Napoléon, il résolut de changer l'organisation de l'Institut et d'éliminer certains d'entre eux. Le 3 pluviôse an XI il supprima purement et simplement la classe des sciences morales. Cabanis passa à la classe de langue et de littérature ; il y remplaçait l'abbé Maury, Daunou, Grégoire, Ginguené, De Gérando trouvèrent également grâce ; ils entrèrent à la troisième classe. D'ailleurs Napoléon méprisait les idéologues moins qu'il voulait le laisser supposer. Il ne dédaignait pas les discussions théologiques avec Laplace, Monge et surtout Cabanis (1). Le brillant causeur qu'était ce dernier dut plus d'une fois tenir en échec l'homme de guerre. D'après la tradition et l'histoire locale limousine, (2) Napoléon aurait même dit : « Quand je suis bien portant je ne voudrais d'autre médecin que Cabanis, mais quand je suis malade je préfère Boyer. » L'anecdote n'a pas de vraie source. Mais si Napoléon aimait la fréquentation des philosophes, on l'a vu, il n'aimait guère leur indépendance d'esprit. Les idéologues se trouvèrent dispersés et ne purent désormais se rencontrer qu'à Auteuil où Cabanis continuait à recevoir et encore y fit-on moins de politique que de philosophie. « Dans notre retraite, écrit Cabanis à Dumont le directeur de l'envoi des lois, que des ardélions politiques calomnient

---

1. D'Haussonville. *L'Eglise romaine sous le premier empire.*
2. De Jouvenel. *Nos compatriotes dans l'histoire.*

à leur aise, vous ne trouverez que l'amour sincère de la vérité, du bonheur des hommes, et les douceurs de l'amitié fondée sur la vertu. Il n'y a pas grand mal à tout cela » (1).

Mme Helvétius était morte en 1800 léguant à son ami la jouissance de sa maison. Cabanis conçut de cette mort un très vif chagrin ; après Turgot, Franklin, Condorcet, sa protectrice aimée ! C'était pour lui l'ancien monde qui disparaissait emportant ses relations les plus chères, ses amitiés les plus brillantes. Dès lors il alla habiter régulièrement quelques mois par an à Willette près Meulan, chez le marquis de Grouchy devenu son beau-père. Il avait en effet épousé en l'an IV, Charlotte de Grouchy, la sœur moins jolie mais aussi digne de Mme de Condorcet.

Droz (2) nous a laissé ce portrait de Cabanis à l'époque. « Il rendait meilleurs ceux avec lesquels il conversait parce qu'il les supposait bons comme lui ; parce qu'il avait une entière persuasion que la vérité se répandra sur la terre ; et parce que nul soin pour la cause de l'humanité ne pouvait lui paraître pénible. Les paroles doucement animées, coulaient avec une élégante facilité. Lorsque dans son jardin d'Auteuil, je l'écoutais avec délices, il rendait vivant pour moi, un de ces philosophes de la Grèce, qui sous de verts ombrages, instruisaient des disciples avides de les entendre. »

---

1. *Notes personnelles.*
2. Cité par M. Guillois.

Mme de Condorcet et son ami Fauriel, ancien secrétaire de Fouché, Ginguené, Thurot, Destutt de Tracy, De Gérando, Garat, formaient l'entourage intime de Cabanis. Mais en dehors des idéologues d'autres personnages, des médecins, des fonctionnaires fréquentaient Auteuil ou Meulan : Cambacérès, Barbier le bibliothécaire de l'empereur, Marie-Joseph Chénier, le poète Andrieux.

Durant cette longue période de quinze ans, de 1790 à 1805, Cabanis avait beaucoup produit, outre ses discours au conseil des Cinq-Cents. En 1795 c'est une *Note sur le supplice de la guillotine* qui paraît, de 1796 à 1797, Cabanis lit à l'Institut la première partie des *Rapports du physique et du moral de l'homme*; en 1797 il publie le *Degré de la certitude de la médecine* en 1799 les *Considérations, sur l'organisation sociale*, en 1802 il termine les *Rapports*. En 1804 il donne les : *Coup d'œil sur les révolutions de la médecine* ; en 1797 il traduit la *mort d'Adonis* du poète grec Bion, différents morceaux de littérature allemande, une pièce de théâtre de Gœthe, *Le cimetière de campagne*, élégie du poète anglais Gray.

Ce labeur considérable, ses occupations politiques ne l'empêchèrent point de collaborer à différents journaux et surtout à la *Décade philosophique*, que Ginguené dirigeait au début pour l'abandonner d'ailleurs lorsqu'il fut nommé ambassadeur en Sardaigne. Il y avait de tout dans cette *Décade* : de la littérature, des mathématiques, de la philosophie, de la politique, même de la physiologie et de la médecine. Le monde des rédacteurs

était lui-même un peu mêlé. M. Guizot (1) ne leur a pas ménagé ses critiques : « il y avait à la *Décade* plus d'aisance que d'élévation, je ne sais quoi de méfiant, d'envieux, d'insociable, des haines de factions s'unissant aux préjugés de coteries, tous les ridicules des lettrés de province ». Aussi Sainte-Beuve s'étonne-t-il que Cabanis « si distingué par le ton et le talent » se soit rangé dans cette cohorte. Les articles qu'il publia dans la *Décade* sont nombreux ; tous ne sont pas signés, aucun n'a d'intérêt médical ; Cabanis collabora aussi au *Magasin encyclopédique* où parut tout d'abord la *Note sur le supplice de la guillotine* ; au *Conservateur* où travaillait aussi Garat, Talleyrand, Daunou et où lui-même traitait la littérature étrangère.

Nous avons dit qu'à l'Institut Cabanis lut, avant leur publication, les principaux chapitres de ses *Rapports* ; il fut chargé avec Rœderer et Tracy d'examiner les projets de pasigraphie ; il proposa de rédiger une bibliothèque universelle, route où, perdu dans l'immensité des livres, l'homme pourrait se retrouver. Ce fut à la demande de l'Académie qu'il écrivit l'éloge de Vicq d'Azyr. L'an IX, nommé commissaire pour l'organisation et la préparation du travail qui devait avoir pour objet de compléter le dictionnaire de la langue française, il refusa de faire partie de cette commission, alléguant la difficulté de la charge et la faiblesse de sa santé (2).

---

1. *Histoire de mon temps.*
2. *Notes personnelles.*

Cabanis souffrait en effet depuis longtemps. Il écrit à Dumont en l'an VII. « Je suis retenu chez moi depuis six décades presque continuellement par une affection de poitrine qui menace de se changer en phtisie (1) ». Sa constitution naturellement délicate s'affaiblit. En 1804 il se trouve fortement atteint, il écrit de Meulan à Roger Martin, professeur de physique à Toulouse : « Je suis ici pour tâcher de réparer ma frêle machine usée et délabrée par des douleurs d'entrailles qui ont duré tout l'hyver et qui ont été suivies de douleurs de foie. Le tout pour ne pas croire au baptême des cloches et autres grandes vérités qui s'en déduisent et dont il est le point d'appuy ». Il quitta alors le château de son beau-père, lui-même malade, pour aller demeurer quelques pas plus loin à Rueil, le temps qu'il ne passait pas à Auteuil. Désormais il abandonne ses travaux philosophiques, comme il avait abandonné la lutte politique. Il correspondit seulement avec les médecins, les philosophes, surtout avec Tracy et Maine de Biran, et ses lettres sont des modèles d'urbanité exquise, de cordialité et de courtoisie. Mais il continue à recevoir ses amis et il est encore l'âme de la société qui l'entoure, comme il est le consolateur des pauvres d'Auteuil. Cabanis souffrait beaucoup de cette impossibilité de travailler. « Mais, écrit-il à Biran, il faut savoir se soumettre aux diverses privations que la nature impose et savoir être ce qu'on peut être (2) ». Chaque fois que le mal dont

---

1. *Notes personnelles.*
2. Antoine Guillois.

il était atteint (une bronchite chronique probablement), lui laissait quelque répit, il essayait de reprendre sa plume. En 1807 il donna sa dernière publication : *Observation sur les affections catarrales en général et particulièrement sur celles qui sont connues sous le nom de rhume de cerveau et rhume de poitrine* « J'étais véritablement plein de mon sujet en les écrivant » dit-il à Alibert le médecin de Saint-Louis ; puis il essaye de revenir à ses anciennes études littéraires.

« Après avoir bâclé mes catarres, je suis revenu au divin Homère,.... me voici au second chant. Je poursuis avec le zèle d'un converti, mais il restera peut-être quelque chose du vieil homme » lit-on dans une lettre à Ginguené du 23 janvier 1807.

Au mois d'avril suivant, Cabanis fut frappé d'une première attaque d'hémorrhagie cérébrale, passagère il est vrai. Il ne s'en émut pas. « L'apoplexie nerveuse, dit-il à Richerand qui l'assistait, est la récompense accordée par la nature aux longs travaux de l'esprit. » Il rappelait aux siens alarmés qu'il avait soigné en 1790 Condorcet d'une affection identique. (1)

Une seconde attaque survenue le 22 février 1808 lui laisse encore toutes ses idées, mais il ne peut plus écrire, il dicte et c'est encore des paroles de réconfort et d'amitié qu'il adresse à Ginguené. « Il compte dans peu de temps faire une petite course à Auteuil et recevoir une fois de plus les amis intimes. »

---

1. Antoine Guillois.

Le 15 mai 1808 une nouvelle hémorrhagie l'enleva à Rueil-Seraincourt (1) ; il avait 51 ans. Chose étrange, quinze jours plus tard, le 23 mai, le Sénat enregistrait les lettres patentes qui octroyaient à Cabanis le titre de comte, avec armoiries d'argent à la balance soutenue par une verge embrassée d'un serpent, le tout de sable, quartier des comtes sénateurs ; par la même promotion Savary devenait duc de Rovigo, Defermon et Beurnonville étaient également élevés à la dignité de comtes de l'Empire. (2)

Richerand pratiqua l'autopsie puis l'embaumement du corps de Cabanis. Le cœur (3) fut déposé à Auteuil près de Mme Helvétius. Puis le cortège ordinaire des douleurs officielles, après une cérémonie religieuse, accompagna les restes de Cabanis au Panthéon, où Garat prononça son oraison funèbre. Si la perte fut vivement ressentie par l'élite de la nation, le véritable deuil fut à Auteuil chez ses amis et chez les pauvres.

Aux yeux de tous, avec Cabanis disparaissait une figure, un souvenir du passé. Benjamin Constant écrivit à Fauriel (4) : « à peine aperçoit-on quelques débris de cette classe, qu'assurément la génération qu'on forme et qu'on veut former ne remplacera pas. » Riche-

---

1. *Chronique médicale* 15 septembre 1901 *Sur le lieu de la mort de Cabanis.*

2. *Archives nationales*, C. C. 240 fol. 107.

3. Le ventricule gauche fut reconnu très notablement hypertrophié. *Chronique médicale* du...

4. *Archives de l'Institut*, cité par M. Picavet.

rand fit son éloge à l'École de Médecine, louant ses qualités de cœur et la variété de ses connaissances et Destutt de Tracy, quelques semaines plus tard, lui succédant à l'Académie française, de Ségur et le poète Andrieux après lui, exaltèrent encore la noblesse de ce caractère.

Depuis cette époque, la mémoire de Cabanis a été saluée respectueusement par tous ceux qui se sont occupés de sa personnalité. Ecoutons Moreau de la Sarthe dans la partie médicale de son *Encyclopédie méthodique* (1) : « Il possédait, nous dit-il, deux qualités qui paraissent s'exclure : la candeur, la simplicité, la confiance d'une part, et d'une autre part une connaissance approfondie du cœur humain, une finesse d'esprit, une délicatesse de goût que nul autre homme peut-être n'a portées au même degré ; heureux assemblage qu'un observateur exercé pouvait aisément découvrir dans sa physionomie, d'ailleurs si expressive, si mobile, toujours si bien d'accord avec toutes les manifestations de ses sentiments ou de ses pensées ou avec les inflexions de sa voix et la vérité de ses intonations. »

Mignet en 1850 (2) a dit de lui qu'il a pu réunir le dévouement du médecin, la pensée du philosophe, la générosité du politique, l'élévation de l'écrivain et la modération du sage.

---

1. Moreau de la Sarthe *Encyclopédie méthodique*, partie médicale. Tome X.

2. Mignet, *Eloge de Cabanis.* Séance de l'Académie des sciences morales, 15 juin 1850.

Sainte-Beuve l'appelle le « bon, l'honnête, l'excellent Cabanis ». M. de Rémusat (1) en 1844 nous le résume ainsi : Son caractère élevé, la pureté de sa vie, sa fidélité généreuse à ses opinions, l'indépendance de son âme, ont laissé de lui une haute idée aux hommes, rares aussi qui estiment de telles qualités à leur véritable prix.

A toutes dates, depuis le biographe Michaud et l'abbé de Féletz, jusqu'à M. Picavet (2) et M. Antoine Guillois en passant par Victor Tissot (3), Pariset (4), Peisse (5), Dubois d'Amiens (6), c'est envers l'homme le même concert de sympathies et d'éloges et cela est d'autant plus remarquable que ces manifestations émanent souvent de ceux qui furent, jusqu'à l'injustice envers l'œuvre, les adversaires implacables des doctrines de Cabanis.

---

1. De Rémusat. *Revue des Deux-Mondes,* 15 octobre 1844.
2. M. Picavet. *Les idéologues.*
3. Tissot. *Dict. de la conversation*, art. *Cabanis* 18.
4. *La médecine et les médecins.*
5. 8e édition des *Rapports du physique et du moral.*
6. *Examen des doctrines de Gall, Cabanis et Broussais.*

II

LES IDÉES ÉDUCATRICES, LA LITTÉRATURE ET LA PHILOSOPHIE DE CABANIS.

*
* *

Dans les pages précédentes, nous avons essayé d'esquisser la formation du caractère de Cabanis, de fixer dans son cadre social sa personnalité. Nous avons analysé, imparfaitement peut-être, son rôle politique et mondain, l'universalité de son esprit, l'impression charmante que laissait sur ses contemporains sa conversation, à l'époque où la conversation était une force, en un mot les causes de son influence très réelle et qui explique pourquoi ses travaux furent toujours accueillis avec faveur. Nous allons parcourir maintenant l'œuvre même de Cabanis, passant rapidement sur les points d'éducation, de littérature ou de métaphysique pour arriver enfin à l'étude des textes intéressant plus directement la physiologie et la médecine.

Cabanis compte peu en littérature ; outre les pièces dont nous avons déjà signalé l'apparition, l'édition donnée par Thurot en 1824 contient une notice sur Benjamin Franklin et une lettre sur les poèmes d'Homère, adressée à Thurot lui-même.

Cabanis avait beaucoup connu Franklin, il avait compulsé le fameux carnet sur lequel, tous les soirs, celui-ci notait ses erreurs ou ses vues justes. L'étude nous montre tour à tour le voyageur, le commerçant, le philosophe, le physicien, l'inventeur, l'homme d'Etat avec ses originalités. Un passage est à noter ; c'est celui qui traite de l'action diplomatique de Franklin, des efforts qu'il fit pour concilier les intérêts de l'Angleterre et de l'Amérique, et éviter ou justifier la guerre de l'Indépendance. « Il entraîna le ministère anglais à la lutte en lui disant la plus exacte vérité. Ce fut là toute ma finesse disait Franklin à Cabanis, et les hommes politiques sont si corrompus que je les ai toujours trompés par ce moyen ». Mais c'est surtout l'ami, l'hôte d'Auteuil, que célèbre l'auteur : « Sa personne valait mieux encore que sa gloire ». La fine bonhomie de Franklin s'alliait en effet fort bien à la douceur de Cabanis, il mettait, nous dit ce dernier, « la mauvaise humeur au rang de vices, il l'appelait la malpropreté de l'âme ». La biographie est émaillée d'anecdotes dont quelques-unes sont très connues ; beaucoup sont complètement ignorées. Elle nous donne aussi des renseignements très curieux sur l'hygiène à laquelle se soumettait Franklin « de temps en temps il donnait fête à son estomac, le lais-

sait chômer, en se dérobant un ou plusieurs repas ; de temps un temps aussi ; il prenait soit du sel d'absinthe soit du quinquina. La crainte que certaines personnes ont de l'air lui semblait fort ridicule : il couchait d'ordinaire ses fenêtres ouvertes ».

Dans la même édition de 1824 s'offre à nous en second lieu la traduction des fragments de l'*Iliade*, plusieurs fois remaniée par Cabanis depuis 1778. Le système de traduction qu'il adopta, apprécie M. Picavet, était vicieux par son excès de liberté.

A côté se trouve la lettre sur les poèmes d'Homère. Après quelques pages où il se montre admirateur de la belle nature, à la façon de Jean-Jacques Rousseau, et où il couvre d'éloges le vieil Homère, toujours inimitable, et la langue grecque, Cabanis, esquisse une sorte d'esthétique physiologique des beaux arts basée sur l'analyse, comme il convient à un diciple de Condillac et de Locke. Si Homère, d'après Cabanis, a si merveilleusement décrit, c'est qu'il avait étudié la nature intelligente et sensible. Tout ce que depuis Aristote, Beccaria, Diderot, Burke, Smith, on a dit de sensé sur les véritables principes des arts d'imitation est le fruit de la même philosophie. Un art particulier est destiné à agir sur un sens spécial tout d'abord. Il faut donc étudier, pour chacun des arts, le sens auquel il se rapporte, les sensations directes et sympathiques, si l'on veut produire l'impression voulue. Et implicitement Cabanis nous montre ce qu'ont fait les religions dans cette voie, il nous décrit ces merveilleuses mises en scènes religieuses déterminées jusqu'à l'effet recherché et presque tou-

jours atteint : admiration, respect, amour, recueillement ou terreur. Dans tous les arts c'est la sensibilité elle-même qu'il faut étudier : elle est la véritable source où l'artiste doit puiser ses principes. Mais cela ne serait pas encore suffisant; pour produire effet il y a des règles à suivre ou à enfreindre. Ces règles ont leur explication dans la connaissance de la formation des idées, il faut étudier cette formation pour bien saisir les règles. Enfin l'artiste doit tenir compte de son milieu dont il faut se ménager la faculté sympathique.

M. Picavet a vu dans cette lettre une réponse au *Génie du christianisme.* Ce serait la poétique de la philosophie en opposition à la poétique de la religion chrétienne. Les progrès de la philosophie pour Cabanis auraient pour conséquence de nouveaux progrès dans les beaux arts; pour Chateaubriand l'incrédulité est la principale cause de la décadence du goût et du génie.

Nous passerons sous silence les autres morceaux de littérature, nous contentant de signaler les papiers posthumes, inédits, conservés à la bibliothèque de Versailles et où on trouve en dehors des travaux d'histoire médicale analysés plus loin, des études de théologie: commentaires d'Origène à la Genèse, à Saint Jean, à Saint Paul, commentaires des œuvres de Saint Jérôme, des intistutions oratoires, sur des déclamations attribuées à Quintilien, un Traité des humbles remontrances à Sa Sainteté sur les lettres et bulles obtenues contre le bien de l'Etat ou du Roy, ou de personnes tierces.

Les écrits de Cabanis sur l'éducation publique, inspirés d'abord par Mirabeau, par Garat ensuite, ont sur-

tout pour sujet, l'éducation, la profession, les méthodes médicales. Pour l'instant nous nous bornerons ici à donner un aperçu de son *Mémoire sur l'éducation publique*, trouvé dans les papiers de Mirabeau l'aîné et publié en 1791.

Le premier des quatre chapitres nous offre comme préambule des considérations sur le développement intellectuel de l'individu. Il faut élargir le « moi humain ». Cela devrait se faire de soi-même. L'ignorance est tellement forte encore qu'il est nécessaire que l'Assemblée constituante établisse des lois destinées à la faire disparaître. Il traite ensuite de l'organisation du corps enseignant. Cabanis voudrait que les collèges, les académies dépendent non du pouvoir central mais de magistrats spéciaux, provinciaux, élus par le peuple. L'instruction ne devrait pas être gratuite afin que soient stimulés les efforts de celui qui paye et de celui qui est payé ; il demande des récompenses pour les meilleurs maîtres, une retraite pour ceux qui, infirmes ou trop âgés, ne peuvent continuer leurs fonctions. Partout l'enseignement devrait se faire en français. Partisan de la liberté contre le monopole religieux de l'époque, Cabanis veut que certaines instructions, certaines professions fussent surveillées néanmoins par les magistrats désignés ; il préconise enfin tous les moyens, bibliothèques, laboratoires, jardins, qui sont aptes à préparer « l'extirpation des erreurs et à frayer la route à la vérité ». Ce discours est suivi d'un projet de décret réglementant les méthodes et les attributions du corps enseignant depuis l'Académie jusqu'au maître d'école

de village. Notons le passage de morale très moderne où se trouve défini le rôle nouveau du professeur de philosophie : « l'enseignement des droits des citoyens et du devoir des individus ».

Dans le second mémoire le disciple de Condillac, de Locke, l'idéologue apparaît. Pour faire obéir l'homme il faut bien moins le convaincre que l'émouvoir. Aussi, il faut instituer des fêtes nationales, qui touchant le peuple, l'amèneront à honorer la Révolution.

L'Education publique est préférable à tous autres modes d'éducation nous dit le troisième mémoire ; il faut en France, un lycée national où seront enseignés toutes les sciences, tous les arts, basés désormais sur la méthode et l'analyse, et Cabanis profite de ce projet, réalisé depuis par la fondation du Collège de France, pour nous indiquer une sorte de méthode de décomposition puis de synthèse de plus en plus complexe. Précurseur d'idées qui ont mis bien longtemps à s'appliquer même partiellement en France, Cabanis montre aussi l'utilité des langues vivantes. « De leur propagation résultera les échanges de lumière et de richesse ».

L'étude se termine par un aperçu de métaphysique idéologiste. La métaphysique est inséparable de toute méthode d'enseignement, elle n'est que l'art de juger, de généraliser après l'analyse : « Quand nous comparons et concluons nous faisons de la métaphysique ». Le quatrième discours s'occupe exclusivement de l'éducation du Dauphin ; il contient des préceptes sur le bon fonctionnement du pouvoir exécutif.

Ce travail sur l'organisation de l'enseignement est

curieux surtout par ses défauts; par eux il garde un certain intérêt historique. Il fait trop abstraction des faits et des difficultés de la vie pratique, mais il nous montre surtout la préoccupation des hommes nouveaux, d'approprier à un régime nouveau une éducation nouvelle, conformes aux idées des encyclopédistes, à l'esprit de la Révolution ; il est établi avec cette unité, cette méthode simple et presque rigide, qui caractérisent les « systèmes de l'époque ».

Nous signalerons ici, laissant de côté les autres écrits, ou discours, s'occupant de questions d'éducation, un passage des Rapports du physique et du moral de l'homme où Cabanis se montre adversaire résolu des femmes qui sortent du rôle que leur a dévolu la nature : il se révèle antiféministe : « La nature des choses et l'expérience prouvent également que si la faiblesse des muscles de la femme lui défend de descendre dans le gymnase et dans l'hippodrome, les qualités de son esprit et le rôle qu'elle doit jouer dans la vie, lui défendent, plus impérieusement encore peut-être de se donner en spectacle dans le lycée ou dans le portique. Le bonheur des femmes dépendra toujours de l'impression qu'elles font sur les hommes, et je ne pense pas que ceux qui les aiment véritablement, puissent avoir grand plaisir à les voir portant le mousquet et marchant au pas de charge, ou régentant du haut d'une chaire, encore moins peut-être de la tribune d'un Sénat ».

L'opinion est curieuse, mais elle est bien vieille.

*
* *

Toute une philosophie est éparse dans l'œuvre de Cabanis, qu'il s'agisse des mémoires sur l'éducation publique, de sa lettre sur les poèmes d'Homère, du Degré de certitude, des Révolutions de la médecine ou des Rapports du physique et du moral de l'homme. Tantôt elle revêt une forme qui à proprement parler, appartient aujourd'hui exclusivement à la science psychologique, physiologique et pathologique, tantôt elle s'occupe des questions de philosophie médicale sur la cause des mouvements vitaux, tantôt enfin elle aborde les problèmes, bien délaissés depuis, de pure métaphysique.

A ce dernier point de vue, partout c'est au fond la même doctrine. Issue de Locke et de Condillac, la théorie sensualiste est toute la philosophie de Cabanis. Elle régnait en souveraine maîtresse à la fin du siècle dernier, mais on la conciliait néanmoins avec la plupart des idées léguées par les siècles précédents. Elle n'affirmait, ni n'infirmait aux yeux de beaucoup la question des causes premières ou de finalité. Elle était un aperçu nouveau contenant en germe toute la psychologie physiologique sûr la nature de l'homme mais l'on n'osait ou l'on ne pouvait encore la détacher complètement des doctrines classiques issues du cartésianisme (1). Elle donna le jour elle-même à l'idéologie, science de la formation des idées (2), effacée par la Restauration,

---

1. Voy. Taine. *Origines de la France contemporaine,* t. I. p. 315.

2. Littré.

méprisée jusqu'à nos jours. Cabanis fut un disciple de Condillac, de Locke, ce fut un idéologue. Il fut le philosophe du corps humain, il étudia (1) surtout les intermédiaires entre la pensée et l'organisation physique de l'homme, il arriva à cette conclusion que tout vient uniquement des sens, que la sensation est le premier et le dernier terme de la connaissance, mais il étendit le mécanisme de la sensation au principe de la sensibilité ; le moral est purement et simplement fonction du physique. Les régimes, l'hygiène, les climats, la constitution, les maladies déterminent le cerveau d'un individu. Le cerveau sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile et l'influence du moral sur le physique n'est que l'influence du système cérébral sur les autres organes. Quant à la théorie de la connaissance, Cabanis nous la donne en deux lignes « puisque nos idées ne sont que le résultat de nos sensations comparées, il ne peut y avoir que des vérités relatives à la manière générale de sentir de la nature humaine, et la prétention de connaître l'essence même des choses est d'une absurdité que la plus légère attention fait apercevoir avec évidence ».

Nous verrons plus loin, qu'à notre sens, du fait de sa théorie et du fait des problèmes posés, du fait enfin des documents accumulés, Cabanis a, en dehors de toute idée purement philosophique, créé une science nouvelle ; pour l'instant, nous nous arrêterons au point de vue métaphysique.

---

1. Surtout dans le chapitre de l'histoire physiologique des sensations.

Si Cabanis délaissant le terrain purement théorique s'en était tenu à l'exposé simple de sa théorie nul doute qu'il n'eût été considéré comme matérialiste. Mais c'était un homme de transition ; nous l'avons vu hésitant en politique, hésitant dans bien des circonstances de la vie, il semble qu'il ait été hésitant en métaphysique. Fut-il effrayé de la portée sociale de son œuvre ? On ne sait, mais ce qui est incontestable, c'est que trop souvent au milieu de sa thèse nous trouvons des termes qui choquent la doctrine elle-même, presque des contradictions. Et il montra encore l'incertitude de son esprit, incertitude qui ne saurait prévaloir contre son œuvre, lorsque vers 1806 il écrivit une lettre à son ami Fauriel. Cette lettre publiée en 1824 en pleine réaction par Bérard de Montpellier auquel les critiques désobligeantes, à l'égard de Cabanis, valurent une chaire à la Faculté de médecine de cette ville, fut diversement appréciée : les uns ont voulu y voir une rétractation formelle et les autres une note positiviste ; en réalité, c'est cette dernière qui domine. Cabanis, sans renier sa doctrine, prétendait qu'en rien elle ne saurait toucher aux problèmes fondamentaux de la philosophie. Tout d'abord il élimine les dogmes religieux imaginés par les philosophes, rendus populaires par les poètes et les orateurs, et qui aboutissant à un système sacerdotal, ont donné naissance « à cette vaste conjuration contre le genre humain qui fit toujours obstacle aux vues sages et paternelles des législateurs et des chefs de peuple ou les seconda dans leurs projets d'abrutissement et d'oppression. » Leur entière destruction serait un des plus grands bien-

faits du génie et de la raison. C'est difficile mais peut-on espérer toutefois aboutir à une religion simple et consolante qui restant sur la terre n'y produirait que du bien : telle était celle de Franklin et de Turgot. Mais il y a à côté de ces dogmes des idées se présentant fatalement à l'esprit de l'homme, auxquelles celui-ci est obligé d'appliquer sa raison et sa volonté. La question des causes premières est un de ces problèmes, il est difficile d'avoir sur elle une opinion arrêtée ; l'Univers en effet n'est comparable à rien il faut donc écarter les mots vides de sens : déisme, athéisme, spiritualisme, matérialisme et même celui de Dieu dont le sens n'a jamais été déterminé, ni circonscrit avec exactitude.

Tout ceci est bien net, mais voyons plus loin. Cette distinction établie, on ne peut s'empêcher de reconnaître que dans les forces combinées de la nature il n'y ait quelque chose d'intelligent. L'homme, ce qui l'entoure, sont certainement intelligents, leur cause est forcément intelligente et pour refuser cette intelligence à la cause première il faut être aussi crédule que pour croire à toutes les fables de la mythologie et du Talmud. D'ailleurs dans l'Univers il se passe quelque chose d'analogue à ce qui se passe pour l'homme. Toutes les parties sont reliées entre elles, ont un centre commun, les mouvements de chacune sont perçus, sentis et classés.

De même l'intelligence de chaque être, de chaque objet constitutif de la nature est une émanation du grand tout, de l'intelligence générale. Qu'est celle-ci ? c'est impossible à dire dans l'état actuel de nos connaissances sur nous-mêmes, toutefois on peut admettre que le

degré d'intelligence de ces êtres et de ces objets se mesure à leur degré d'organisation. Qui sait donc si entre les êtres d'une planète différente et l'homme les différences d'intelligence ne sont pas plus considérables qu'entre l'homme et le zoophyte. Quant au système moral de l'homme, il dépend bien toujours, comme Cabanis le dit dans ses *Rapports*, de la sensibilité mais celle-ci n'est qu'une manifestation du principe vital, issu lui-même de l'intelligence générale. Que devient-il après la mort, ce système moral : il suit le principe vital probablement, il rentré dans le grand Tout mais ce n'est pas démontrable et Cabanis semble prévoir les objections des futurs commentateurs des *Rapports du physique et du moral*, lorsqu'il dit que si le système moral disparaissait avec l'organisation de l'individu ce serait incompatible avec la justice parfaite. En terminant, il nous montre comme possible une religion sortie de la nature des choses, donnant à l'homme conscience de lui-même et des belles destinées vers lesquelles le dirige la Force intelligente ou l'Ordonnateur suprême ; il y aurait même un culte à cette religion,des solennités qui auraient leur pompe, leur magnificence. Au moment où les religions positives s'ébranlent,ce serait une belle œuvre pour Napoléon de contribuer à l'établir.

Telle est la *Lettre sur les causes premières*. Elle est dans la première partie un acte de foi positiviste dans la seconde elle retombe dans les plus fortes banalités métaphysiques ; elle a eu sur l'influence posthume de Cabanis, le plus désastreux effet.

Nous rapprocherons de cette Lettre un passage de la

Note sur le supplice de la guillotine où Cabanis montre mieux que partout ailleurs son incertitude sur les causes premières. » En ce qui touche la nature, l'origine et la fin du principe vital, je n'ai absolument aucune idée à cet égard et je ne vois pas que depuis quatre mille ans les plus grands génies en aient eu une seule qui puisse soutenir l'examen de la raison. Je ne crois point, ne nie point, je n'examine même pas, car ici la nature nous a refusé les moyens d'examiner ; j'ignore absolument, mais j'ignore, je l'avoue, en homme qui n'a pas un grand respect pour les conjectures encore moins pour les assertions ou pour les négations positives dans les matières auxquelles nous ne pouvons absolument appliquer les véritables instruments de nos connaissances. »

Ainsi donc la science ne permet pas à l'homme de se définir : C'est là du positivisme avant la lettre. Mais il y a loin de ce morceau à la deuxième partie de la *Lettre sur les causes premières*, et de celle-ci à une rétractation formelle des *Rapports* et à l'acquiescement au spiritualisme, comme certains ont voulu déduire, il y a également un monde. Remarquons que la *Lettre sur les causes premières* publiée en 1824 date de 1806, que les *Rapports* sont de 1797-1799, que la *Nots eur le supplice de la guillotine* fut publiée en 1795. Certains ont voulu voir une évolution de l'esprit de Cabanis, sous l'influence de Fauriel ; quoi qu'il en soit, ce qui caractérise l'ensemble de la métaphysique de Cabanis, c'est l'indécision.

Celle-ci lui fut funeste devant la postérité. D'ailleurs qu'importe. La *Lettre sur les causes premières* est bien

oubliée. Si l'on essaie de raisonner scientifiquement la philosophie de Cabanis, avec lui ou contre lui c'est aux *Rapports* que l'on s'attacherait aujourd'hui, et c'est surtout sur les *Rapports* qu'ont été portées les appréciations de l'histoire.

Quand parurent les *Rapports du physique et du moral de l'homme*, bien peu sauf peut-être parmi les intimes de Cabanis, comprirent la portée de son œuvre, bien peu virent poindre cette science nouvelle dont nous nous occuperons plus loin. On y vit plutôt une confirmation éclatante de la doctrine sensualiste, par la science médicale et physiologique. Cabanis était à peu près le seul savant de ce milieu qu'était l'idéologie, le succès fut immense, la réputation de l'ouvrage persista de longues années, jusqu'à la Restauration. Marat avait bien, en 1775, fait paraître *Les principes des lois de l'influence de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme*, mais le livre, quoique n'étant pas sans valeur, avait passé inaperçu. On fut donc frappé de la nouveauté du sujet, du champ immense de la question et les défauts du livre eux-mêmes contribuèrent à son succès. Cabanis, dans l'exposé de ses doctrines est trop hanté par les grandes visions antiques ; il est souvent emphatique jusqu'à l'obscurité, trop souvent sonnent les grands mots : liberté, tyrannie; c'est de l'époque. La Révolution avait découvert des horizons immenses, l'Empire à son tour réalisait, dans un autre ordre d'idées des prodiges, il était nécessaire à une œuvre pour réussir de suivre l'exemple, d'être grandiose de style et de sujet et Cabanis écrit *Les rapports du physique*

et du moral, après Condorcet qui esquisse les *Progrès de l'Esprit humain*, en même temps que Bichat écrit ses *Recherches sur la vie et la mort*, que Volney écrit ses *Révolutions des empires*. Les titres seuls caractérisent le temps. Les détails, qui si souvent projettent sur les idées une si vive clarté, étaient dédaignés. Ce fut l'époque de la généralisation à outrance; celle-ci a engendré bien des maux, manifestement elle a nui à Cabanis mais à l'époque elle fit le succès de son livre. Benjamin Constant le loue formellement: « C'est une des plus belles productions du siècle ; le fond du système a toujours été ce qui m'a paru le plus probable, mais je n'ai pas grande envie que cela me soit démontré » il y trouve même une netteté dans les idées, une clarté dans les expressions, que beaucoup ne trouveront pas après lui. Pour Destutt de Tracy *Les rapports du physique et du moral* sont « l'un des plus beaux monuments du temps et l'un de ceux qui contribueront le plus à la gloire du siècle où l'on entre ». L'Institut en 1810 déclarait le livre digne de concourir pour les prix de morale et d'éducation. On le voit la doctrine et la philosophie qui s'en déduit sont admises sans discussion.

Mais les temps changent, voilà la Restauration, et avec elle empressée, la réaction politique, religieuse, philosophique. Le XVIIIe siècle est honni. Locke et Condillac n'existent plus guère ; les idéologues, ami de Cabanis se sont pour la plupart ralliés aux idées nouvelles ; beaucoup ont disparu. Aussi les doctrines sont-elles fortement combattues et l'indécision, les contradictions, nombreuses dans son œuvre,

vont être relevées : il fournira lui-même bien des arguments à ses adversaires.

Les uns, comme Bérard, de Montpellier, publient la *Lettre sur les causes premières*, l'attaquent directement. Pour Bérard, Cabanis a cédé aux préjugés matérialistes de son époque, mais il était au fond spiritualiste. D'autres essayent de tourner les doctrines de Cabanis à leur profit. Ils lui font dire ce qu'il n'a jamais dit, ils trouvent dans son écrit ce qui ne s'y trouve pas ; d'autres enfin se basèrent exclusivement sur les convictions de l'homme pour le ranger dans leur parti.

C'est ainsi qu'en 1817 nous voyons la Congrégation de l'*Index* proscrire des bibliothèques bien pensantes les *Rapports du physique et du moral* ; que l'abbé De Féletz, en 1819, écrit que Cabanis a cherché en vain à se laver de l'accusation de matérialiste. Mais nous voyons aussi le nom de Cabanis figurer dans le *Dictionnaire des croyants célèbres* de Mgr de Bovet ; pour l'auteur de l'article comment Cabanis n'eût-il pas été un animiste dans le sens philosophique du mot, un croyant convaincu ? la lettre à Fauriel, est tout le contraire de l'incrédulité, ses discours sur l'éducation posent en principe les corporations religieuses. Dans ses discours au Cinq-Cents, où il traite de l'organisation sociale, ne réclame-t-il pas la protection du culte ? Et à l'aide de coupures, assez mal choisies d'ailleurs, on catalogue Cabanis parmi les meilleurs démonstrateurs du christianisme. De même le journaliste Suard écrit que les sentiments intimes de Cabanis étaient bien différents de ceux qu'on lui a supposés. Et à côté pourtant Mgr Frayssi-

nous dans sa *Défense du christianisme*, à la même époque, vers 1830, range Cabanis parmi les matérialistes, qui « à l'aide d'équivoque et d'erreur ont essayé d'expliquer mécaniquement la pensée ». Aimé Martin (1) le cite comme un « athée intolérant »

C'est lui qui rapporte cette histoire : « Un jour Bernardin de Saint-Pierre, en séance de l'Institut, affirmait ses croyances, l'idéologue Cabanis, emporté par la colère l'interrompit violemment : « Je jure qu'il n'y a pas de Dieu, je demande à ce que ce nom ne soit jamais prononcé dans cette enceinte ». — « Votre maître Mirabeau eût rougi des paroles que vous venez de prononcer », aurait répondu Bernardin de Saint-Pierre »...Avec M. Picavet, avec M. Guillois nous ne croyons pas à la véracité de ce récit. Tout d'abord, en effet, Cabanis employait trop souvent ce terme « Dieu », pour vouloir l'interdire à ses collègues ; il suffirait de renvoyer à son serment de médecin qui commence par l'invocation suivante :

Grand Dieu dont la bonté surpasse la puissance,
Toi qui cherche l'amour et la reconnaisssance, etc.

Il suffirait de rappeler la définition donnée dans le *Degré de certitude de la médecine* de la nature : « L'ordre de Dieu ». Enfin une semblable saillie est indigne du caractère de Cabanis. Outre qu'elle est de goût douteux elle eût pu froisser la conscience de ses collègues et à l'Académie, chacun sait qu'on ne froisse la conscience de personne.

1. M. Picavet.

Quand finit la réaction de la Restauration, ces interprétations si différentes, ces point de vue disparates sur les travaux de Cabanis, laissent aux successeurs, qui désormais, selon le mot de M. de Rémusat, les citeront plus qu'ils ne les liront, l'impression d'un philosophe repenti, et ce repentir dispensait les auteurs de discuter sa doctrine et leur permettait de critiquer sa philosophie, tout ce que l'on voyait alors dans l'œuvre de Cabanis. C'est en vain que Sainte-Beuve indique que la philosophie de Cabanis est plus sérieuse qu'on ne voudrait le faire croire ; en vain M. Peisse dans la préface de la 8ᵉ édition des *Rapports* stigmatise les détracteurs de Cabanis qui ont visé en lui bien moins un théoricien que la liberté de penser elle-même ; en vain, à l'appui de sa thèse il nous montre la vieille philosophie combattant Descartes au nom du dogme, l'école sensualiste et le spinozisme au nom de Descartes, et essayant de s'emparer de Cabanis à son profit ; en vain Mignet, dans son éloge de Cabanis, soupçonne qu'il puisse être le créateur d'une science ; en vain Auguste Comte fait une place à Cabanis dans son *Calendrier positiviste* tout en lui reprochant de ne pas avoir vu que l'histoire humaine ne saurait être expliquée par la seule physiologie, les attaques de la génération précédente avaient été trop violentes, le recul des idées sur celles du siècle passé aidant, Cabanis disparaît de la scène philosophique à peu près complètement. M. de Rémusat est un des derniers, qui l'étudie en France et, il l'étudie à la façon de jadis, sans étudier la doctrine même, ne statuant que sur les conséquences. Victor Tissot, en 1837, dans le *Dictionnaire*

de la conversation, s'était écrié: « La thèse est inadmissible. Si le moral est fonction du physique, que deviennent le génie, le talent, la conscience? » M. de Rémusat tient le même raisonnement; il va même plus loin: « Il n'y a dans l'œuvre de Cabanis, ni science véritable, ni philosophie véritable ». Il range toutefois Cabanis parmi les spinozistes. Le Dr Cerise fit précéder l'avant-dernière édition des *Rapports* en date de 1843, d'un aperçu sur les limites de la science du rapport du physique et du moral de l'homme, qui par plus d'un côté rappelle les *Limites de la biologie* de M. Grasset, professeur de Montpellier. Cerise, quelle qu'ait été son erreur en voulant arbitrairement restreindre la question, s'est gardé de confondre l'œuvre de Cabanis avec la métaphysique; c'est peut-être le seul qui ait aperçu la question sous son vrai jour.

Taine lui-même dans les *Origines de la France contemporaine*, faisant remonter à l'esprit classique les fautes des philosophes de la génération de Cabanis, écrit sur celui-ci et ses amis: « Dans cet énorme monde moral et social, dans cet arbre humain aux racines et aux branches innombrables, ils détachent l'écorce visible, une superficie, ils ne peuvent pénétrer ni saisir au-delà; leurs mains ne sauraient contenir davantage... Pour eux l'écorce est l'arbre tout entier. » Il est à notre sens plus équitable lorsqu'il écrit plus loin: « Par amour-propre littéraire, ils omettent le détail caractéristique, le fait vivant, le spécimen probant et complet, il n'y en a presque aucun dans les *Rapports du physique et du moral.* »

Cabanis sort du cadre de l'histoire philosophique ; on ne le cite plus en France et il a fallu les études de psychologie moderne, les travaux de M. Picavet, pour remettre sa figure au jour. A notre époque nous avons éliminé la métaphysique ; nous n'en sommes plus en effet à juger, comme l'ont fait tous ceux ou presque tous ceux qui se sont occupés des *Rapports*, la valeur d'une doctrine sur sa portée philosophique. On discourera éternellement sur la portée des *Rapports du physique et du moral* ; pour l'historien, le philosophe qui ne visent pas à une application sociale, qu'importe la conclusion ; le tout c'est d'apprécier le fait en lui-même. La suite du temps a démontré la valeur de la théorie de Cabanis, nous le croyons fermement pour notre part. Ce résultat aurait été atteint plus vite, si la critique avait analysé cette théorie en elle-même. Pendant qu'en France on se battait pour savoir si Cabanis était spiritualiste ou matérialiste, si sa doctrine était la négation ou l'affirmation d'une divinité, à l'étranger, en Allemagne, en Angleterre, on reprenait les problèmes posés, Shopenhauer (1), Hartman (2), Lewes (3) étudiaient les documents accumulés, mal éclaircis ; la science nou-

---

1. Shopenhauer *Les problèmes fondamentaux de l'Ethique*, 1841.

2. Hartman. *L'Esprit de l'homme considéré dans ses rapports avec la vie physique. Théoria morbiseu pathologia généralis.*

3. Lewes. *Physiologie de la vie commune*, 1868.

velle entrevue se développait. Mais les furieuses attaques des partis avaient porté : quand cette science est revenue en France, on a souvent attribué à d'autres ce qui appartenait en propre à Cabanis : « Ceux-là même, dit M. Picavet, aux travaux desquels il eût applaudi se sont gardés de réclamer Cabanis pour prédécesseur et ont préféré s'appuyer sur des noms étrangers et moins discrédités. »

III

ROLE MÉDICAL ET PHYSIOLOGIE DE CABANIS

L'éducation médicale de Cabanis, commencée en 1778, terminée en 1783, se fit tout d'abord sous la direction d'un praticien de Saint-Germain nommé Dubreuil ; il suivait dans ses visites au chevet des malades cette sorte de médecin philosophe, qui examinait toujours le moral de ses clients, qui s'occupait d'histoire médicale et de métaphysique : et qui exerçait, nous dit Cabanis, dans le premier chapitre des *Rapports du physique et du moral de l'homme*, « sur les âmes les plus fortes, et sur les esprits les plus éclairés le même empire que le merveilleux exerce sur le vulgaire ».

C'est avec Dubreuil que Cabanis commenta la vie et les œuvres d'Hippocrate et de Galien. Le manuscrit inédit de ces commentaires se trouve avec les travaux théologiques que nous avons déjà signalés, à la bibliothèque de Versailles. Dubreuil mourut jeune « sans avoir eu le temps de rien écrire ».

De son premier maître, Cabanis semble avoir conçu la médecine comme une matière nouvelle aux réflexions philosophiques. De tous les auteurs médicaux qu'il étu-

die, ce sont les anciens, Hippocrate, surtout qui influent le plus sur son esprit. S'il négligeait les périodes qui avaient précédé Locke et Condillac, il s'éprenait néanmoins pour les maîtres illustres de l'école de Montpellier. En même temps il suivait à l'Ecole les cours d'anatomie et d'hygiène. Plus tard soupçonnant tout ce qu'on pourrait tirer un jour des faits, qu'avec un charlatanisme merveilleux exploitait l'homme qui, sous le règne de Louis XVI, attira même les reines : Mesmer, l'inventeur du magnétisme animal, Cabanis passa contrat avec lui (1783) et devint passagèrement son élève.

De ses études médicales sortirent les éléments avec lesquels plus tard il composa les *Révolutions de la médecine*. Dans ses études sur le sensualisme, dans l'influence que Dubreuil eut sur Cabanis, dans l'observation continuelle qu'il pratiquait sur lui-même, il faut chercher la source des *Rapports du physique et du moral*.

A Auteuil il était certes le plus savant des lettrés, le plus lettré et le plus philosophe des savants. Dans le salon de Mme Helvétius, plus tard à Meulan chez le marquis de Grouchy, bien des médecins fréquentaient. C'étaient parmi les plus assidus : Thouret, l'importateur en France de la méthode Jennérienne, professeur puis doyen de l'Ecole de médecine, Richerand à la fois chirurgien et physiologiste, dont les opinions changèrent quand son maître Cabanis fut mort, Boyer qui avait enfin vaincu la pauvreté, Pinel, tourné lui aussi vers la philosophie, plus réservé que la plupart de ses confrères sur les points d'idéologie et de métaphysique ; il y avait aussi Alibert le médecin de Saint-Louis qui aida Cabanis

dans la publication de ses œuvres, Desgenettes, Antoine Petit, l'autre médecin de Mirabeau. Thomas Lacroisade, Roussel, tous deux attachés à Mme Helvétius, dans les talents professionnels desquels Cabanis n'avait d'ailleurs qu'une confiance très modérée. Au début cette société avait aussi connu Vicq d'Azyr dont Cabanis devait prononcer l'éloge à l'Institut.

En 1795 déjà membre de la commission des hospices où il fit de nombreux rapports, réputé par son mémoire sur les hôpitaux, Cabanis fut nommé professeur d'hygiène aux écoles normales. En 1797 il prit à la Faculté de médecine réorganisée, la chaire de clinique de perfectionnement; il succédait à Lallement. L'année suivante il changeait d'enseignement et passait à la chaire d'histoire de la médecine et de médecine légale (1799) où l'avait précédé Jean Goulin. Il devait en être le dernier titulaire. Elle fut en effet supprimée après lui et ne devait être rétablie avec Daremberg que quarante ans plus tard, lors de la fondation de Champotran.

La clinique de perfectionnement instituée en l'an III, dans le couvent des Cordeliers, sous le nom d'hospice de l'école, administrée par l'école elle-même, complétait l'enseignement de la clinique interne. C'était quelque chose d'analogue à la chaire actuelle de médecine du Collège de France, avec la clinique en plus. On devait en effet y discuter sur les maladies rares, inconnues, les essais thérapeutiques, les dernières théories (1).

---

1. Il existe une chaire analogue en Allemagne, Paul Triaire, *Récamier et ses contemporains*

Cabanis ne professa jamais, mais il dut avoir l'intention d'occuper la clinique de perfectionnement puisque nous possédons les deux discours qu'il se proposait de prononcer à l'ouverture et à la fin de son cours ; il avait choisi comme sujet d'étude Hippocrate. Il eût voulu, probablement, transformer la chaire en une sorte de chaire de méthodologie générale et montrer aux étudiants de quelle façon, à son sens, on pouvait appliquer l'analyse philosophique à l'étude de la médecine. Il aurait exposé les vues que nous retrouvons dans les *Révolutions* et dans *le degré de certitude de la médecine*. Cette analyse et ces vues Cabanis les aurait fait ressortir des commentaires des œuvres d'Hippocrate analysées au cours.

D'ailleurs les intentions de créer cet enseignement éclatent nettement, dans le rapport qu'il fit aux Cinq-Cents, sur l'organisation de l'Ecole de médecine où il demanda la création de cette chaire de logique médicale.

Cabanis ne professant point, du fait de ses occupations politiques et surtout du fait de sa santé toujours chancelante, offrit plusieurs fois sa démission. Ses collègues et les pouvoirs publics la refusèrent toujours. Il consacra dès lors une partie de ses appointements à subventionner la bibliothèque de l'Ecole, à encourager les travaux anatomiques, et il payait sur ses deniers la réception au doctorat d'un élève indigent.

Il ne pratiqua jamais la médecine qu'à Auteuil chez les pauvres gens.

⁂

Nous devons une mention aux vues exposées par Cabanis dans les *Observations sur les hôpitaux.* Il demande un des premiers, à ce que ces établissements soient transportés ainsi que les cimetières hors des villes, « dans les lieux où les vents soufflent sans obstacle. » Il montre, contre ses contemporains, la supériorité de la division des bâtiments sur les grands hôpitaux. Il proteste contre le régime qu'on faisait alors suivre aux malades, les purgeant à dates déterminées par les règlements ; il engage le chirurgien et le médecin à marcher la main dans la main ; il demande la suppression de ces lits barbares où 4, 5 et même 6 malades se contagionnaient à loisir. Il voudrait que les portes des hôpitaux soient ouvertes aux élèves en médecine à l'instar de ce qui se passait à Edimbourg et à Vienne. Il faudrait aussi avoir de bons journaux d'hôpitaux où seraient consignés les observations et le tableau rapide des maladies et du climat de l'année.

⁂

Au point de vue purement scientifique, Cabanis laisse fort peu de choses : une *Note sur un genre particulier d'apoplexie*, et les *Observations sur les affections catarrhales et particulièrement sur les rhumes de cerveau et de poitrine*, où il étudie surtout les conditions générales du développement des ces catarrhes. Cet ouvrage, d'ailleurs, n'ajoutait à peu près rien aux connaissances du temps.

Nous signalerons aussi une annotation inédite au « Tableau du climat et du sol des Etats-Unis » de Volney, où Cabanis écrit à propos des fièvres paludéennes cette phrase curieuse entre autres appréciations d'ordre météorologique ou physique :

« Il est prouvé aujourd'hui que la cause directe de ces fièvres (toutes caractérisées par des accès plus ou moins violents et dont les retours sont plus ou moins fréquents est le gaz hydrogène carboné, lequel se dégage en grande abondance de tous les lieux humides où des matières végétales et animales et surtout des insectes, entrent conjointement en putréfaction.

« Il est prouvé aussi que le gaz agit directement sur le système nerveux à la manière de plusieurs poisons. Il en est de même de toutes les fièvres éminemment malignes, « la fièvre jaune étant une maladie produite par un miasme animal est sans doute contagieuse, mais il est vraisemblable qu'il en est d'elle comme de la peste et qu'il faut être placé très près du foyer pour éprouver son action ».

Nous rappellerons enfin que Cabanis écrivit un Traité de physiologie, perdu pour nous, qui ne s'édita point parce qu'à la même époque Richerand fit paraître un traité analogue.

Cabanis a été surtout en dehors, d'un physiologiste, un historien de la Médecine et un commentateur de ses principes généraux. Dans le *Degré de certitude de la* de *Médecine* il combat le scepticisme médical, à travers les âges, et donne déjà des indications sur l'application de l'analyse à la médecine que nous retrouvons quel-

ques années plus tard dans les *Révolutions de la Médecine*, (1804). Cet ouvrage, discours, plus orné que solide, d'après Daremberg, parut à peu près à l'époque où Mahon et Sue, bibliothécaires de l'Ecole, publiaient, tous deux avec les mêmes défauts, l'un *L'Histoire de la Médecine clinique*, l'autre différents opuscules historiques.

Cabanis développe dans l'introduction de cet ouvrage différentes questions reprises plus tard dans les *Rapports*. Un point est à noter, c'est celui qui, inspiré évidemment du souvenir de Condorcet, nous montre la médecine et l'hygiène, changeant les conditions de la vie physique et de la vie morale et contribuant à rendre la race meilleure. C'est la doctrine de la perfectibilité de l'homme que l'on rencontre à chaque pas dans l'œuvre de Cabanis (1). Dans les premiers chapitres nous assistons à la naissance de la médecine née des poètes et des prêtres, à sa séparation par Hippocrate des autres sciences, à des aperçus sur la médecine arabe, et sur la médecine italienne, enfin à un éloge de Stahl qui changea la face de la chimie, à un éloge de Van Helmont le premier qui ait fait connaître le système des forces épigastriques et transformé le diaphragme en centre principal dans l'économie du corps vivant, à un éloge de Sydenham, l'ami de Locke qui, ramenant la pratique à l'expérience, opéra une véritable révolution médicale. L'ouvrage se termine par une vue générale sur la nécessité de réformer la médecine en s'appuyant sur le raison-

1. Voir *Décade philosophique*, 20 germinal an VII.

nement philosophique, c'est-à-dire, l'analyse qui peut être de décomposition ou de récomposition. Au fond c'est le même système que nous avons vu appliqué à l'esthétique dans la lettre à Thurot sur les poèmes d'Homère.

Les *Révolutions de la médecine* sont intéressantes en ce qu'elles nous permettent de classer Cabanis dans la lutte des théories médicales de la fin du siècle dernier. Daremberg nous dit :

« Au XVIIIe siècle l'Europe médicale en effet est partagée entre le mécanisme ou le solidisme et l'animisme. Çà et là apparaissent quelques disciples de Sydenham, je veux dire des observateurs désintéressés de la nature. Les philosophes médecins du XVIIIe siècle ont eu même fort mauvaise réputation et participent grandement au discrédit de leur époque. » On recherchait en dehors des grands problèmes de pure métaphysique, les intermédiaires entre la matière et l'esprit. Stahl créa l'âme corporelle, Hoffmann, le solide vivant, Van Helmont répartit l'âme en divers centres ou archées, Bordeu montra que la fédération d'organes est la vie elle-même et Barthez ramena tout à l'unité avec le principe vital. Cabanis dans les *Révolutions*, quelque admiration qu'il professe pour Stahl, ne se range pas parmi les animistes. Pour lui, depuis que Bordeu, Lamarre, Barthez ont formé des opinions de Stahl une doctrine nouvelle, depuis surtout Hobbes, Locke, Bonnet et Condillac, la vie semblait résulter de la sensibilité propre à l'être. Cette sensibilité répartie dans tous les organes, avait néanmoins des foyers de concentration, et à ce point de vue, si l'on se reporte au chapitre VI,

des *Rapports du physique et du moral* qui traite de l'influence des maladies, on peut voir qu'entre ces foyers de sensibilité, et les archées de Van Helmont, les différences ne sont pas très sensibles. Cabanis est ailleurs plus explicite. « Je suis bien loin de vouloir conclure affirmativement de ces phénomènes l'existence d'un être particulier remplissant les fonctions de principe et communiquant aux corps les propriétés dont leurs fonctions résultent. »

Cette sensibilité d'ailleurs, premier et dernier terme de la vie physique, comme de la vie morale d'un individu, il n'est pas possible de l'accorder avec la théorie animiste ; elle est propriété vitale de la matière, et c'est par conséquent la matière elle-même qui remplit dans l'individu les offices que Stahl attribuait à l'âme.

En définitive, la *Lettre sur les causes premières* vient encore à l'appui de notre thèse, Cabanis se classe parmi les vitalistes à fédération d'organes, mais nous croyons qu'il appartient bien plus encore à l'école de Condillac et de Locke qu'à n'importe quelle école de théorie médicale. D'ailleurs, d'esprit plus positif que les chefs de Montpellier, seul médecin philosophe qu'ait produit la Faculté de Paris, il avait sur le sens du mot philosophie une conception particulière à l'École sensualiste. Il voulait porter la philosophie dans la médecine, et tout comme Hippocrate il entendait par philosophie non pas les éternels problèmes qui se posent toujours aux yeux des philosophes rêveurs, mais une méthode sûre, logique et sévère, délivrée des faux systèmes, basée sur l'analyse, l'expérience et la raison. Ainsi à propre-

ment parler Cabanis n'est pas un médecin philosophe. « Ceux-ci sont morts, et ce n'est pas grand dommage » dit M. Brissaud dans sa magistrale leçon d'ouverture du *Cours d'histoire de la médecine*. Le mot eût été faux, à notre avis, si tous les médecins philosophes l'avaient été à la façon de Cabanis.

Fidèle à cette conception, la réforme des institutions et des méthodes médicales préoccupèrent toujours l'auteur des *Révolutions* et du *Degré de certitude de la Médecine*.

Il demanda la création d'une chaire d'enseignement supérieur de la clinique interne, d'une chaire d'anatomie pathologique, qui ne devait être établie que quarante ans plus tard par le legs de Dupuytren, d'une chaire de clinique d'accouchements, d'une autre enfin de pharmacologie. Il était partisan de l'interdiction absolue des remèdes secrets.

Cabanis fut surtout un médecin dans le sens étroit que les chirurgiens accordent à ce mot. Il ne croyait pas aux résultats que l'examen des organes et de leurs rapports fondée sur l'anatomie pouvait fournir. Il croyait bien plus à l'étude attentive de la marche de la maladie, de ses principaux symptômes, de son début, et aux effets du traitement dans l'appréciation de sa gravité et de sa nature.

« Les théories anatomiques, écrit-il, sont souvent illusoires, et la méthode qui consiste à interroger les apparences des organes après la mort, apparences qui peuvent dépendre de causes si variées, a toujours été

depuis qu'on veut fonder la pratique sur la dissection, la source de beaucoup de fautes et de malheurs ».

Il est mieux inspiré lorsqu'il trace les règles de l'analyse d'une maladie dans le *Degré de certitude de la médecine* : « L'analyse historique d'une maladie doit être faite avec la plus grande exactitude ; on ne saurait assez s'y dépouiller de toute prévention, de toute vue conjecturale. Il faut voir ce qui est, non ce qu'on imagine. En reproduisant le tableau de la maladie il faut peindre ce qu'on a vu sans mêler au récit aucune présomption ».

D'ailleurs l'histoire de la maladie doit être courte, il y a en effet bien peu de signes pathognomoniques. La rareté de ces signes est aussi grande que la rareté des remèdes propres à chaque affection. Cabanis admet la méthode symptomatique : « Elle est l'ouvrage, dit-il, de la nature elle-même, elle n'a rien de l'arbitraire des méthodes factices, elle simplifie l'observation des maladies, leur histoire et leur traitement, sans dispenser il est vrai, d'étudier le génie propre de celles qui en ont véritablement un. »

*
* *

On a pu voir par les lignes précédentes dans quelles conditions d'esprit, avec quelles vues philosophiques et médicales, Cabanis avait pu arrêter en lui l'idée des *Rapports du physique et du moral.*

Nous allons examiner rapidement ces Rapports qui ont fait, en vérité, la plus grande partie de sa renommée.

*
* *

Pour Cabanis, le moral est fonction du physique ; son livre n'est qu'une justification de cette théorie. Ce qui détermine l'acte moral d'un individu, la pensée, la mémoire, l'imagination, c'est l'exercice de la sensibilité. Nous ne pouvons soupçonner son essence, mais il n'est pas impossible qu'on puisse découvrir un jour la liaison que la sensibilité peut avoir avec certaines propriétés bien reconnues de la nature. Nous savons que son siège se trouve surtout dans le système nerveux, qu'elle est le système nerveux lui-même, et que l'acte moral, par conséquent, loin de dépendre d'un principe immatériel que les uns ont localisé à la glande pinéale, comme Descartes, d'autres aux corps striés comme Vieussens, d'autres dans le corps calleux comme La Peyronie ou Lancisi, d'autres dans la moelle allongée comme Lorry, est la résultante compliquée de ce système nerveux mis en action. Le point de départ de cette mise en action, c'est dans la sensation qu'il faut le chercher. Analysons la façon dont se comportent les impressions. Elles sont reçues par les extrémités sentantes des nerfs, elles viennent soit des objets extérieurs et sont alors presque toujours conscientes, soit des organes internes et sont alors normalement inconscientes. Déjà Cabanis, dans la *Note sur le supplice de la guillotine*, dont il demandait la suppression, combattant les idées de Sœmmering, d'Œlsner et de Sue et soutenant que le moi n'existe que dans la vie générale et que, par conséquent, les guillotinés ne percevaient ni douleur ni souffrances, avait fait entrevoir quelques points des théories qu'il soutient dans les *Rapports*, particu-

lièrement en ce qui touche les sensations viscérales.

Cabanis n'a pas vu que le nombre des impressions inconscientes, même venues des objets extérieurs, était de beaucoup plus élevé que le nombre des impressions dont nous nous rendons compte; il n'a pas vu d'autre part que l'on pouvait établir dans la conscience de l'impression une infinité de degrés. Mais il a fort bien décrit et ce n'est pas là son moindre titre de gloire, les sensations nées des organes internes, l'influence de ceux-ci sur l'ensemble du système nerveux de l'individu, influence qui joue aujourd'hui un si grand rôle dans notre pathologie nerveuse et mentale. Il nous cite des faits : Dans certaines dispositions des organes du bas-ventre, on est plus ou moins apte à sentir et à penser, la sensibilité extrême des organes génitaux amène souvent à la folie. Les états de délabrement des viscères, estomac, foie, amènent au délire triste. Cabanis croit même que les songes, les rêveries qui suivent les abus de boissons ou de narcotiques, dépendent de l'action de ces boissons et de ces narcotiques sur les viscères. C'est dans des impressions de même ordre, qu'il faut chercher la cause de ce sentiment vague d'amour, qu'éprouvent à l'approche de la puberté les jeunes gens, encore ignorants de leurs fonctions sexuelles; c'est encore dans les impressions intérieures, directes ou sympathiques, qui s'exécutent durant la grossesse, qu'il faut voir la cause des penchants des désirs de l'enfant qui vient de naître. L'impression interne mais, c'est l'instinct lui-même.

Il y a là toute une distinction entre le système ner-

veux central et le système ganglionnaire, distinction que l'on a souvent attribuée à Bichat mais qui en réalité appartient à Bordeu (1). A coup sûr Cabanis s'est inspiré de ce dernier, mais le premier il a appliqué les sensations internes avec raison à la formation physiologique ou pathologique des sentiments et de la pensée. On pourrait d'autre part rapprocher les lignes de Cabanis sur les sensations viscérales, de la théorie des passions exposées en 1800 par Bichat dans ses *Recherches sur la vie et la mort*, et ce rapprochement montrerait que Bichat à son tour s'est fortement imprégné de la doctrine de Cabanis.

Cabanis continue : Il y a, évidemment, des états moraux qui sont fonction des impressions extérieures et d'autres états moraux qui sont fonction des impressions nées des organes internes. On arrivera à les classer mais ce n'est pas à la philosophie qu'est dévolu ce soin. La médecine et la physiologie peuvent seules y parvenir.

Telle est l'origine des impressions ; il faut maintenant qu'elles rejoignent les centres : c'est par l'entremise des nerfs.

« Les gros troncs nerveux contiennent sous une enveloppe commune, des troncs plus petits, qui à leur tour, contiennent de nouvelles divisions, et ainsi de suite, sans qu'on ait jamais pu trouver un nerf, quelque fin qu'il parût à l'œil, dont l'enveloppe n'en renfermât encore un grand nombre de plus petits. Tous ces nerfs

---

1. 1775, *Recherches sur les maladies du sang*.

si déliés vont se distribuer aux différentes parties du corps, de sorte que chaque point sentant a le sien, et communique par son entremise avec le centre cérébral. «

Sur la constitution des nerfs, Cabanis tombe dans l'erreur commune de l'époque; il leur donne une structure analogue à la structure du cerveau et de la moelle. Il leur attribue une sensibilité propre; néanmoins, ce n'est pas dans les extrémités des nerfs, ni dans les nerfs eux-mêmes, que la sensation peut être perçue, mais uniquement dans les centres dont tous les nerfs tirent leur source, et où les impressions vont se réunir : « Ce sont bien, écrit-il, véritablement les nerfs qui sentent, et c'est dans le cerveau, dans la moelle allongée et vraisemblablement aussi dans la moelle épinière que l'individu perçoit les sensations. »

Les nerfs sont aussi l'âme du mouvement des muscles, ils sont confondus avec les fibres musculaires, et à leur terminaison périphérique peut être identifiés avec elles; ils sont le siège de la douleur ou du plaisir. Quand les extrémités sentantes se contractent, il y a aux centres de perception, perception de douleur. Quand elles s'épanouissent, il y a perception de plaisir.

Voilà donc la sensation, arrivée aux centres de sensibilité. Ceux-ci sont nombreux. Outre le cerveau, la moelle épinière, il existe des centres spéciaux aux sensations internes, qui d'ailleurs sont en relation entre eux et avec la moelle et le cerveau. Trois de ces centres sont importants à signaler ;

1° La région phrénique où Van Helmont plaçait le siège de son Archée, point de convergence des sensa-

tions nées dans l'estomac, le diaphragme. Notons qu'ici encore, Cabanis s'inspire de Bordeu, pour qui le diaphragme était le centre de la vie intérieure, viscérale ;

2° La région hypocondriaque, point de convergence des sensations, issue de l'intestin grêle, de la grande courbure du côlon, du foie, de la rate, et ayant emprunté pour arriver à l'hypocondre, la voie nerveuse des plexus abdominaux ;

3° Le dernier des trois principaux foyers est placé dans les organes de la génération, il reçoit aussi les sensations venues du système urinaire et des intestins inférieurs.

De ces différents centres les impressions peuvent, ou se réfléchir directement vers les fibres motrices ou « être envoyées dans cet état de rassemblement au centre universel et commun », c'est-à-dire à la moelle, au bulbe ou au cerveau.

C'est de ces organes que vont naître le sentiment, que partira le mouvement qui se trouve par conséquent lui aussi sous la dépendance de la sensibilité. Le centre nerveux mis en œuvre à cet effet sera d'autant plus important que l'impression qui détermine cette action aura été plus forte. Cabanis n'ignore pas tout à fait le rôle de la moelle épinière : tout comme les gros nerfs elle est nécessaire à la vie du tronc. Il connaissait l'acte réflexe. Si la notion de l'acte réflexe est aussi vieille que la physiologie de la moelle et de l'encéphale, si c'est Astruc qui, le premier, s'est servi du mot réflexion pour imaginer la transformation d'une impression sensitive en mouvement ; si Robert Whytt,

après lui, adopta ses idées, c'est surtout par Prochaska dont Cabanis connaissait sûrement le livre paru en 1784, (*Impressionarum sensoriarum in motoria reflexio*) et les expériences sur l'occlusion des paupières et la grenouille, que le siège des phénomènes réflexes devait être assigné à la moelle épinière. Avant lui, malgré ses prédécesseurs, la moelle épinière comptait peu, elle était le faisceau des nerfs, allant aboutir au cerveau ; celui-ci était la principale masse nerveuse.

Sans tomber dans l'erreur de son époque, Cabanis élimina de la théorie de Prochaska ce qu'il y avait de trop ; celui-ci en effet, poussant sa doctrine à l'excès, avait fait de la moelle le centre d'une propriété psychique spéciale, du sensorium commune, de la volonté, de l'âme. Cabanis accepte donc l'idée de Prochaska ; il avait écrit dans le manuscrit de Versailles ; « Le cerveau est non seulement le principe et comme la racine de tous les nerfs et de tous les muscles, mais même le principe de toutes leurs fonctions... si quelque nerf est coupé, les parties supérieures qui s'entretiennent encore avec le cerveau conservent l'usage de leurs facultés animales, mais les inférieures qui par cette rupture se trouvent séparées du cerveau, deviennent percluses pour être privées des influences du mouvement et de la vie animale » ; il change d'avis ; plus tard en effet dans ses *Rapports* il écrira : « Les hydrocéphales chez lesquels la substance cérébrale se détruit et s'efface par degrés deviennent stupides alors que l'influence de la moelle épinière et des gros troncs nerveux suffit encore à faire vivre les viscères.

C'est en effet le cerveau qui dans la doctrine de

Cabanis occupe la place prépondérante ». Les opérations de l'esprit ou de l'âme, écrit-il, résultent de mouvements exécutés par le cerveau, organe sensible, et ces mouvements de l'organe cérébral résultent eux-mêmes d'impressions reçues par les extrémités sentantes et les nerfs, ou réveillées en lui-même par des moyens qui paraissent agir directement sur lui » ; il n'y a pas très loin de cette conception à la conception plus moderne qui nous fait considérer la pensée comme une réflexion d'un grand nombre d'images combinées enregistrées préalablement par nous ou nos ancêtres ; il en résulte pour Cabanis, les sensations étant différemment perçues et transmises suivant le sexe, le tempérament, l'âge, les maladies, le climat et le régime, que ces différents facteurs contribuent à modifier l'état cérébral, partant l'état moral des individus.

La pensée ne saurait exister quand le cerveau est absent. Elle s'altérera si celui-ci est malade ou mal conformé et quoi d'étonnant à cela puisque les nerfs de la vue, de l'ouïe, de l'odorat en partent directement, que les nerfs brachiaux, si importants dans le toucher l'approchent de très près et que par suite les sensations issues de ces différents nerfs seront faussées.

Il nous faut citer, après tant d'autres le fameux passage où Cabanis explique, ce qu'est à son sens, la formation de la pensée :

Il faut considérer « le cerveau, comme un organe particulier destiné spécialement à produire la pensée, de même que l'estomac et les intestins à opérer la digestion, le foie à filtrer la bile,

les parotides et les glandes maxillaires et sublinguales à préparer les sucs salivaires. Les impressions en arrivant au cerveau le font entrer en activité comme les aliments, en tombant dans l'estomac l'excitent à la sécrétion plus abondante du suc gasque et aux mouvements qui favorisent leur propre dissolution. La fonction propre de l'un est de percevoir chaque impression particulière, d'y attacher des signes, de combiner les différentes impressions, de les comparer entre elles, d'en tirer des jugements et des déterminations, comme la fonction de l'autre est d'agir sur les substances nutritives, dont la présence le stimule, de les dissoudre, d'en assimiler les sucs à notre nature.

Dira-t-on que les mouvements organiques par lesquels s'exécutent les fonctions du cerveau nous sont inconnus ? Mais l'action par laquelle les nerfs de l'estomac, déterminent les opérations différentes qui constituent la digestion, mais la manière dont ils imprégnent le suc gastrique de la puissance dissolvante la plus active ne se dérobent pas moins à nos recherches, nous voyons les aliments tomber dans ce viscère avec les qualités nouvelles, et nous concluons qu'il leur a véritablement fait subir cette altération. Nous voyons également les impressions arriver au cerveau par l'entremise des nerfs : elles sont alors isolées et sans cohérence. Le viscère entre en action : il agit sur elle et bientôt il les renvoie métamorphosées en idées, que le langage de la physionomie et du geste où les signes de la parole et de l'écriture, manifestent au dehors. Nous concluons avec la même certitude, que le cerveau digère en quelque sorte les impressions, qu'il fait organiquement la sécrétion de la pensée. »

Certains commentateurs de ce passage, Peisse, M. Picavet, entre autres n'ont pas cru que Cabanis ait voulu assimiler physiologiquement l'acte d'élaboration de la pensée et l'acte d'élaboration de la bile. Peut-être, comme ils le soutiennent, Cabanis a-t-il voulu établir

simplement la matérialité des deux faits. Mais il faut noter, qu'à l'époque où étaient écrites ces lignes, on ne connaissait, Cabanis le dit lui-même, pas plus le phénomène de sécrétion de la bile que celui de la pensée. On pouvait d'autant mieux établir une comparaison entre le cerveau et un organe de sécrétion que Malpighi avait longtemps considéré la substance grise du cerveau comme étant de nature glandulaire et qu'on n'avait pas vu dans le cerveau la systématisation d'organe que nous y connaissons aujourd'hui.

Pour Cabanis et ses contemporains, en effet, la pulpe cérébrale paraît partout semblable pour un même individu ; elle est différente en force et en qualité chez chaque individu et c'est là ce qui contribue aussi à créer les différences morales des hommes.

Mais c'est surtout les différences des impressions dans leur origine, dans leur nature, dans leur vigueur qui font les dissemblances morales.

Les viscères, origine des sensations internes, aussi bien que les sensations extérieures, sont nécessaires à la formation régulière de la pensée dans l'état naturel ; avec Bichat, Esquirol et Pinel, avant l'Ecole somatique allemande, Nasse et Jacobi, Cabanis, exagérant peut-être ce rôle des sensations internes, croit les viscères abdominanx et thoraciques susceptibles d'être le siège de certaines affections nerveuses, de délire et de folie, il dit : « Les maladies qui se forment dans les organes internes et notamment les viscères du bas-ventre troublent l'ordre habituel des idées et du sentiment sans que les nerfs ou les organes de sensibilité soient atteints autre-

ment que secondairement. Les organes de la génération peuvent être le siège d'une véritable folie. Elle se guérit par tout moyen capable de remettre dans son état naturel la sensibilité des organes. De même la folie qui résulte de la phlogose aiguë de l'estomac et des autres parties de l'épigastre.

Toutefois d'autres genres d'affections morales, des formes pathologiques de la pensée peuvent avoir leur siège dans le cerveau. Celui-ci, en effet, peut agir comme un viscère quelconque vis-à-vis de lui-même ; il « peut se faire rentrer en activité tant au point de vue physiologique, et ainsi s'expliquent les faits d'imagination, de rêveries, de mémoire, qu'au point de vue pathologique, sans que l'on puisse rapporter son dérangement à aucun autre organe soit interne soit externe ».

« L'observation clinique prouve que la cause de certains états morbides de la pensée, réside dans le système nerveux lui-même, et les dissections l'ont souvent démontré de la manière la plus invincible, car la consistance, la couleur de la pulpe cérébrale, quoique son organisation intime soit mal connue, se sont trouvées alors dans un état contre nature ; quelquefois même on y a découvert des corps étrangers tels que des matières lymphatiques épanchées, des amas gélatineux, des échardes osseuses, des squirrhes ou des pétrifications dont la présence occasionnait tous les accidents. »

Cabanis signale les lésions du cerveau chez les aliénés : il connaissait les autopsies de Bonnet, Littré, Morgagni. « On a trouvé par exemple le cerveau d'une mollesse extraordinaire chez des imbéciles, d'une fer-

meté contre nature chez des fous furieux ; d'une consistance très inégale, c'est-à-dire sec et dur dans un endroit, humide et mou dans l'autre, chez des personnes attaquées de délires moins violents. »

Si cela n'est pas dans la folie une règle absolue, si Pinel n'a rien trouvé de semblable, d'après Morgagni « cette inégalité de consistance formerait avec les altérations de couleur et de toutes les apparences, sensibles le caractère le plus constant de la folie qui tient directement aux altérations du système nerveux. »

D'ailleurs les folies viscérales elles-mêmes atteignent secondairement le système nerveux, et puis, dit Cabanis : « Nous connaissons mal l'organisation intime du système cérébral ; il faudrait des méthodes et une instrumentation nouvelle pour la pénétrer ».

Au fond, tout comme Prochaska (1), Cabanis entrevoyait dans le cerveau une complication que la science d'alors ne permettait pas de préciser. Sans toutefois faire de la pulpe cérébrale elle-même un lacis de fins vaisseaux, il signale à plusieurs reprises le rôle que doivent jouer les artères dans la pathologie cérébrale. Peut-être même a-t-il entrevu les localisations.

A ce sujet notons en effet qu'il y avait déjà des faits cliniques qui laissaient entrevoir la question.

Un professeur de l'Université de Gœttingue, Lichtenberger (1742-1799) avait écrit :

« Il est vraisemblable que toute pensée met en mouvement d'une manière spéciale une certaine région du

---

1. Jules Soury. *Les fonctions du système nerveux*.

cerveau, soit qu'elle communique avec tout le reste de la tête avec plus d'intensité dans un homme que chez un autre, soit que ce ne soit point à toute la totalité de celle-ci, mais sur une plus grande étendue chez un homme que chez l'autre. Ainsi pourrait s'expliquer la suite qu'on observe dans les rêves (1) ».

Comparons avec ce qu'en 1797 dit Cabanis, dans un passage où nous trouvons exprimée nettement l'idée de l'excitabilité de l'écorce cérébrale, et en germe toute la théorie moderne des localisations : « Tout mouvement des parties vivantes, suppose dans le sein du centre cérébral un mouvement analogue, dont il est en quelque sorte la représentation. L'anatomie nous a fait voir que certaines lésions du cerveau, de la moelle épinière ou des ganglions, dont l'effet est de déterminer des mouvements irréguliers dans les organes extérieurs, les impriment de préférence à l'un plutôt qu'à l'autre, et que ces mouvements se trouvent circonscrits dans des limites plus ou moins étroites. Si l'on pique ou si l'on irrite d'une façon quelconque différents points de l'organe cérébral, on voit les convulsions qui sont ordinairement produites par ce moyen passer tour à tour d'un muscle à l'autre, et souvent ne pas s'étendre au delà de ceux qui se rapportent au point irrité. L'observation des phénomènes réguliers donne encore les mêmes résultats. Dans le sommeil, l'on agite le bras, la jambe ou toute une partie du corps, suivant le siège des impressions que l'organe sensitif reçoit et combine suivant le caractère des

1. Jules Soury. *Les fonctions du système nerveux.*

idées qui se forment alors dans le cerveau, et pendant la veille à l'état le plus naturel, on voit des souvenirs lointains, retracés par l'imagination, produire dans certains organes particuliers, des mouvements circonscrits dont la cause agit sans doute exclusivement sur des points du système cérébral avec lesquels ces organes correspondent ».

*
* *

Cette théorie générale de la formation des sentiments et de la pensée établie, Cabanis nous montre successivement l'influence que l'âge, les sexes, les tempéraments, les maladies, le régime, les climats peuvent avoir sur cette formation.

Les âges n'agissent pas ordinairement d'une façon directe sur le système nerveux, mais bien sur les organes et les tissus, siège d'origine des impressions. Ces organes et ces tissus sont d'autant plus sensibles que les humeurs l'emportent sur les solides. Dans la vieillesse où sont décomposées les humeurs, où les solides constituent la majeure partie du corps humain, les impressions sont lentes, difficultueuses; ainsi le vieillard pense péniblement et ce qui revient à son esprit, ce sont les impressions de sa jeunesse parce que celles-ci vivement reçues autrefois, à l'époque où les organes étaient en pleine sensibilité, se sont identifiées avec l'organisation elle-même.

Quelquefois pourtant les âges agissent directement sur le système nerveux ; chez les enfants par exemple,

le cerveau est proportionnellement très gros, plus tard il se réduit, mais alors son action se modifie, devient plus ferme.

C'est dans l'hérédité, dans le chimisme ignoré de ce système nerveux qu'il faut rechercher la cause de ces modifications.

De même pour les sexes : les différences morales tiennent de la différence physique des organes et des humeurs. Le système génital, parce que glandulaire, a une action très réelle sur le système cérébral.

Les périodes menstruelles déterminent chez la femme une exaltation de la sensibilité, partant quelquefois une véritable affection. A l'époque de la ménopause il y a souvent un ralentissement intellectuel très marqué. La mutilation, la castration à l'âge viril amènent l'affaiblissement mental.

A plusieurs reprises, Cabanis signale le rôle important que joue chez les femmes surtout, le système génital dans la production de la folie. Cette idée ne lui appartient d'ailleurs pas en propre.

Hippocrate affirmait que l'utérus est le point de départ de mille maux. Van Helmont exagérant à l'extrême, fait provenir la folie des émanations de l'utérus. Cabanis croit l'utérus capable par lui-même d'être le siège de la mélancolie, par exemple, mais il n'ignore pas les sympathies qui existent entre le cerveau et les troubles fonctionnels du système génital.

La manière de sentir tient encore aux tempéraments. A ceux que l'on admettait à l'époque, Cabanis ajoute le tempérament nerveux qui a ses caractéristiques propres :

puisque le système nerveux c'est l'organe producteur du phosphore peut-être un réservoir d'électricité ; il se subdivise en deux : le tempérament nerveux sensitif et le tempérament nerveux moteur. Le meilleur des tempéraments, le plus favorable à la formation régulière de la pensée, l'idéal, serait un équilibre entre tous les tempéraments. D'ailleurs ceux-ci se modifient par l'habitude ; il y en a qui sont acquis, selon les climats, l'âge et surtout suivant le régime qui dépend lui-même de l'habitude. Ici Cabanis reprend sa doctrine de la perfectibilité : on pourrait, aidant ou suscitant l'habitude, parfaire le physique de l'homme, le moral, aussi par conséquent. Si l'on n'obtient pas de résultats appréciables sur l'individu lui-même, sur les enfants on observera des améliorations.

Les maladies peuvent aussi modifier le moral, surtout celles qui s'attaquent au système nerveux ; l'influence des maladies sur le moral n'est-ce pas, en effet, l'histoire propre des maladies du système nerveux.

Nous assistons alors à une revue générale des grands symptômes de pathologie nerveuse et mentale ; pour les reprendre au point de vue de la science actuelle vingt volumes ne suffiraient pas. Notons cependant une conception de Cabanis sur le système nerveux, « un degré de lassitude du système nerveux porte au sommeil, dit-il, un degré plus considérable de faiblesse : l'empêche, par la facilité avec laquelle il accepte l'impression et devient excitable ; » c'est en somme la théorie de l'insomnie des neurasthéniques, de la faiblesse irritable des Anglais.

Chacune des maladies présente une période de préparation d'exacerbération et de terminaison. A chacune de ces périodes correspond un état intellectuel et des phénomènes moraux différents.

Par régime Cabanis entend l'ensemble des habitudes physiques nécessaires ou volontaires ; il examine tour à tour l'influence de l'air, humide ou sec, du froid, de la chaleur, des aliments, des narcotiques et des stupéfiants ; antialcoolique il nous montre l'abus de l'alcool amenant à la férocité et à la stupidité.

Quoi d'étonnant enfin, à ce que les climats modifient notre état intellectuel et moral puisque ce sont eux qui donnent naissance aux différenciations qui transmises de générations en générations forment les races, puisqu'ils suscitent des êtres si variés dans l'échelle zoologique, puisqu'enfin leurs différences font probablement les différences des langues ; les climats développent des facultés particulières qui vont d'année en année s'affinissant chez un même individu ou chez ses descendants. Ils créent des habitudes et à tous ces titres ont une place marquée dans la production de la pensée et des caractéristiques morales de l'être humain.

Les derniers mémoires des *Rapports du physique et du moral de l'homme* sont bien plus une sorte de système de l'Univers et de la création, qu'une thèse physiologique. On y voit à chaque pas Cabanis précurseur de Lamark et de Darwin montrant les modifications que le climat, les aliments, l'organisation apportent aux différentes races, dont certaines ont même disparu. Le globe a une antiquité prodigieuse. Il y a proba-

blement plus d'analogie qu'on ne croit vulgairement entre la première production des grands animaux et celle des animalcules microscopiques. Bien des minéraux se rapprochent des végétaux, bien des végétaux se rapprochent des animaux. Entre elles peuvent se comparer la sensibilité animale, l'affinité chimique, l'attraction physique des corps, et Cabanis revient à son point de départ :

Qu'est-ce au fond, que cette sensibilité, cette affinité, cette attraction? La question se confond avec la question des causes premières, mais l'agent invisible qui parcourt le système nerveux, produit les impressions et les impulsions, il est vraisemblable que c'est l'électricité magnétique; on a vu le siège, les modalités de cette sensibilité, elle est l'état essentiel de l'individu. L'habitude, la répétition des sensations rendent nécessaire le besoin de sentir qui se confond avec l'instinct de la conservation.

*
* *

On le voit, c'est surtout la psychologie physiologique qui est redevable à Cabanis ; le premier il a dégagé la théorie de la formation de la pensée; des idées de trop haute philosophie qui l'étouffaient depuis sa naissance, le premier avec Cullen il a attribué au système nerveux un rôle exclusivement physiologique, supprimant de sa fonction tout ce qui appartenait à la théologie, à la métaphysique ou à la chimiatrie, et à ce point de vue, à ne prendre bien entendu que les *Rapports* en eux-mêmes, Cabanis est certainement un précurseur d'Auguste Comte.

Nous aurions pu, si nous avions la faculté d'élargir à notre gré le cadre de ces quelques notes, présenter un Cabanis prédécesseur de Lamark et de Darwin. Nous avons préféré donner un rapide aperçu de sa doctrine, montrer comment par la refonte des documents accumulés dans les travaux des générations précédentes, par les problèmes posés, Cabanis a créé une science nouvelle : La psychologie physiologique, apportant dans cette science, des notions d'embryologie de pathologie, d'ethnographie, reprises et développées plus tard à l'étranger et en France, d'abord par des théoriciens de la philosophie, qui impuissants, cédèrent le pas, comme il l'avait prédit, à des hommes plus scientifiques ; et aujourd'hui, après M. Ribot, avec l'école de la Salpêtrière, où M. Pierre Janet prend-il les éléments de ses ouvrages sur les états psychiques normaux et pathologiques ? Où M. Dumas enseigne-t-il la psychologie ? Dans les asiles d'aliénés, dans nos hôpitaux, dans nos laboratoires. C'est qu'en effet le XIXe siècle est à notre sens, surtout dans sa seconde moitié, la démonstration définitive de la doctrine de Cabanis : Le moral n'est que le physique considéré sous un autre point de vue.

Depuis cinquante ans l'histoire de l'homme a été fouillée, pénétrée même dans certaines parties assez intimement. A côté des travaux sur l'origine, l'évolution et l'organisation des êtres, la recherche des causes, des formes, du mode d'action, de la nature même de la pensée et des sentiments a sa place marquée dans la science contemporaine. Passionnante par ses connexions et sa complexité, par ses résultats sociaux, souven périlleuse,

par la difficulté de diffusion des idées qu'elle suggère, par son application même, parce qu'enfin, monopole d'un nombre restreint de curieux ou de savants, elle s'attaque quelquefois à des institutions, consolidées par un long usage (et l'on sait que les savants sont mal organisés pour la lutte), cette recherche, devenue expérimentale, prenant des matériaux dans toutes les séries des connaissances humaines, a établi d'irrévocable façon la thèse de Cabanis : Le moral c'est le système nerveux lui-même.

La science psychologique contemporaine, la médecine mentale n'existent que par ce système nerveux : il suffirait de citer les travaux sur l'attention, l'hérédité, les dégénérescences, la volonté, la personnalité, sur les lois normales ou morbides de l'association des idées; il suffirait de rappeler que ce sont les physiologistes et surtout les cliniciens qui ont fourni les éléments de ces travaux : Gall et Broussais par leurs erreurs, Fritsch, Hitzig, Broca, Morel, Lasègue, Pitres, Charcot et tant d'autres par leurs découvertes. Les psychologues d'autrefois sont devenus des cliniciens et des anthropologistes.

La voie est tracée, certains vont très loin. Pionniers d'idées hardies, ils s'expliquent par la médecine et la physiologie des faits à peine soupçonnés leur appartenir. M. Maurice de Fleury, dans son livre si remarquablement écrit : *Introduction à la médecine de l'esprit*, ne prétend-il pas guérir certaines formes d'amour ou de jalousie ou de paresse auxquelles jusque-là on n'avait pas accordé un caractère exclusivement maladif? Est-

ce qu'à côté des délires progressifs, systématisés ou aigus et liés à des troubles organiques persistants, des aliénistes ne soupçonnent pas des états anormaux, passagers, durant quelques minutes, quelques heures ou quelques secondes? Entre l'enthousiasme d'une heure, au théâtre ou au Forum, et l'excitation maniaque durant quelques semaines il y a plus d'un point de comparaison.

Dans un autre ordre d'idées ne pourrions-nous pas signaler les études de M. Toulouse essayant de fixer les conditions physiques du développement du talent et du génie. Ce sont des essais, mais ils démontrent l'évolution.

A mesure en effet, que l'on s'avance en civilisation, nous voyons le champ de la philosophie se restreindre, le champ de la science s'élargir. Si donc aujourd'hui nous voulions interpréter le mot de Destutt de Tracy, concernant Cabanis : « il a voulu porter la philosophie dans la médecine », nous dirions qu'il prit à la philosophie ce qui, en toute vérité, appartenait à la médecine ; et le devoir des générations actuelles, soucieuses de rendre justice à un esprit clairvoyant, à une intelligence lumineuse, est de saluer en Cabanis un des hommes qui ont le plus contribué à augmenter le patrimoine commun de culture et de raison.

Vu : le président de la thèse
DÉJERINE

Vu : le Doyen de la Faculté,
DEBOVE

Vu et permis d'imprimer :
Le vice-recteur de l'Académie de Paris
LIARD

TABLE

Imprimerie des Facultés A. MICHALON, 26, rue Monsieur-le-Prince, Paris